



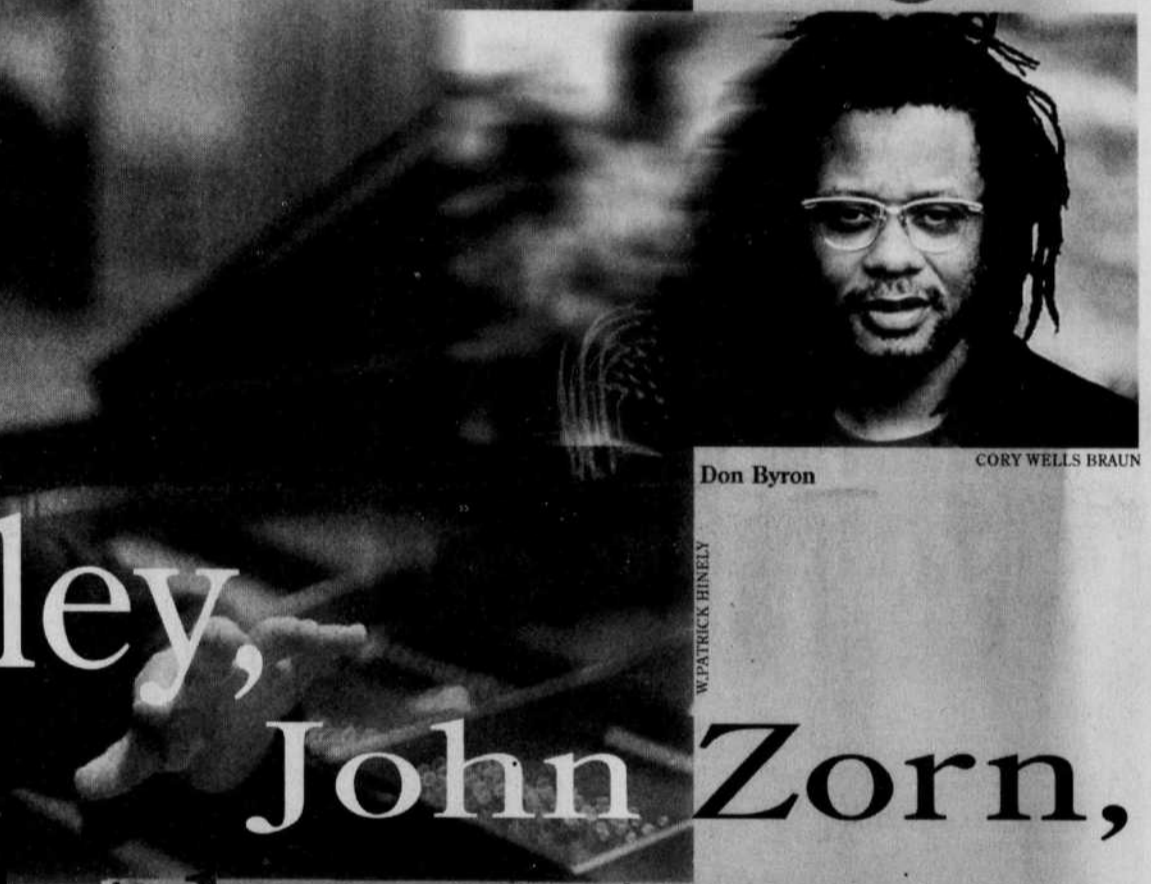
LES ARTS



SOURCE: KNITTING FACTORY

Sex mob

Le jazz de tous les dangers



Paul Bley,

John Zorn,

et les autres

W. PATRICK HINELY

Don Byron

CORY WELLS BRAUN



CHRONIQUE

Godzilla!
Page C 2

UN LIEU, UN CRÉATEUR:

Claude Lamothe
Page C 3

FORMES

Stark
Page C 7

JARDINS

Le bon grain et l'ivraie
Page C 8

Cinéma

Page C 4

Disques

Page C 5

Paul Bley



Dave Douglas

JOANN SAVIO

Vous serez prêts: c'est le 29 juin que s'ouvre la 21^e édition du Festival international de jazz de Montréal. Elle filera un train d'enfer jusqu'au 9 juillet. Nous serons là tous les jours, il va sans dire. Cette année encore, le Festival entraînera son lot de découvertes, dont voici un aperçu. Petite incursion dans l'avant-garde du jazz.



John Zorn

DENIS ALIX

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

C'est une histoire dont les premiers balbutiements furent bégayés dans un bar qui ne s'appelait pas le Bateau ivre mais bien La Crête de la colline. En langue beatlemaniaque, soit en langue pop, cette crête de la colline à la hauteur inconnue s'appelle The Hillcrest. On précise cela non pas parce qu'on est farfelu mais précisionniste. The Hillcrest était, car il n'est plus, un club de Los Angeles dans les années 50.

Des rumeurs veulent que Raymond Chandler, l'auteur divin du *Grand sommeil*, ait siroté son liquide favori, le dry-martini, en ce lieu. À l'époque, Chandler présent ou pas, Paul Bley était le pianiste à résidence. Tous les soirs de l'an 1957, il dirigeait, très librement il est vrai, un trio composé de Hal Gaylor à la contrebasse et Lennie McBrowne à la batterie. Succès aidant, il ajouta un quatrième lascar à sa troupe: le vibraphoniste Dave Pike.

VOIR PAGE C 2: JAZZ

LES ARTS

Le Godzilla des arts

Tokyo — C'est à l'aube que ça se passe. Du moins, quand la ville mastodonte s'éveille, on croit sentir son pouls battre en même temps que le nôtre. Après, tout ira trop vite, et le rythme effréné nous engloutira. Matinaux, qu'ils sont, ces Japonais. Moi aussi. Le décalage horaire aidant, en panne de sommeil, je me lève à 5h, tourne le dos vite fait à mon grand hôtel, trop pareil à tous les grands hôtels du monde. A moi, me dis-je un brin candidement, le vrai Tokyo! Mais y a-t-il un vrai Tokyo?

A première vue, la ville apparaît moderne jusqu'au vertige. De bombardements de guerre en tremblements de terre, de décombres en reconstructions devait fleurir cette cacophonie architecturale incongrue, en pointes, en rondeurs, en tours, en sous-coupes, tous styles confondus, le temple écrasé sous l'énorme building voisin. Cacophonie urbaine, donc baroque et époustouffante, baptisée Tokyo. Cette Métropole sera-t-elle anéantie par un séisme ou un Godzilla? Pas avant demain, j'espère. Aujourd'hui, la saison des pluies fait trêve. J'implore le monstre et l'échelle de Richter de me laisser savourer à l'aube, tranquillement, mon thé vert au Marché des poissons. Au royaume des poulpes géants et des thons énormes, la foule nipponne semble retrouver soudain ses sources. Sans doute suffisait-il de gratter la surface des néons pour que l'Orient reprenne tous ses droits. L'Empire du Soleil levant ne se savourait si bien qu'au soleil levant. Dans une petite échoppe transformée en café ouvert sur une ruelle du dédale, je regarde s'agiter ces poissonniers à grands tabliers, ces femmes pressées qui magasinent le repas du jour, ce paysan émergeant de sa rizière avec son chapeau conique. Pourquoi la propriétaire du café, riieuse, gentille, en un élan subit, m'offre-t-elle un porte-bon-



Odile Tremblay

heur? Allez savoir, mais son geste enseillera ma journée. Et d'accrocher une ravissante petite feuille de tissu piquée d'une clochette à mon sac à main. A chacun de mes pas tintera désormais le grigri. Je remercie la dame d'un «arigato!» ravi. C'est bête, mais, du coup, je me sens presque chez moi.

Bon, me voici à Tokyo, aspirée dans un voyage de presse tricoté serré pour les journalistes culturels. La Japan Foundation a invité, avant le sommet du G8 en juillet à Okinawa, 24 d'entre nous, petite grappe internationale, afin de dérouler devant nos yeux son éventail culturel. S'entassent à bord de cette galère des reporters du Monde, de la BBC, de Variety, de La Repubblica, Russes, Allemands, Néerlandais, Portugais, trois Canadiens (je suis la seule Québécoise), sans compter les autres. Vous dire le nombre d'activités qu'on s'enfile ici tambour battant... Ça roule d'un fascinant spectacle de kabuki à une exposition du génial designer Issey Miyake, en passant par des visites de studios d'animation. Par ici le théâtre contemporain, le cinéma indépendant, les rencontres avec des directeurs de musées. Kyoto, Hiroshima et Okinawa seront même servis en pousse-café. Ouf!

D'où quand même ce bonheur volé du marché des poissons à l'aube, avant l'appel du groupe...

Aurons-nous saisi quelque chose de l'âme japonaise après ces deux semaines trépidantes? Bien prétentieux qui pourrait le croire. Il faudrait parler la langue, s'amarrer ici durant des lunes, faire le vide, devenir zen, un coup parti. Vaste programme qui n'est point le nôtre. L'autobus nous charge, nous décharge. Hop, on arrive au musée! Et suivez le guide!

N'empêche. On aura au retour la tête farcie de données disparates à mettre en ordre, de discours de langue de bois à éliminer, de réalités à décoder. Et puisqu'il est question de culture japonaise à travers cette folle tournée, aussi bien le préciser dare-dare: celle-ci, malgré les talents étalés, apparaît à vue de nez assez mal en point, merci.

Mais non, allez! Ce n'est pas demain la veille que s'écrouleront les arts traditionnels, si vivaces. L'Etat posera encore sa main protectrice sur les vénérables têtes du nô, du kabuki, de la poterie, des musées historiques. Cela dit, le Japon d'aujourd'hui s'enfonce à deux pieds dans sa crise économique, et la culture vacille avec elle. L'archipel d'avant-guerre misait sur son armée; celui d'après le chaos fit ses courbettes au veau d'or de l'économie. Depuis, crise des banques, faillites. Ouille!

Envolée, l'époque pourtant récente où les dirigeants des grosses entreprises s'offraient, chic du chic, un beau Van Gogh à prix d'or. Au cours des prospères années 80 et début 90, les grandes entreprises ont financé et administré toutes sortes de musées qui ont poussé ici comme des champignons, sans contrôle ni études de marché. Ils ferment à la queue leu leu, arts contemporains en tête de liste. Ai-je dit qu'il n'existe au Japon ni ministère de la Culture, ni même de loi-cadre en ce domaine, mais des subdivisions de ministère gérant des morceaux du puzzle? Non? En tout cas, tel est le tableau que les

dramaturges et les conservateurs de musées nous tracent, la mine sombre. Sans le mécénat privé, ça s'écroule. C'est la patte de Godzilla qui écrabouille le superflu, les arts en l'occurrence.

Prenez le Musée d'art contemporain de Tokyo. Privé cette année du quart de son budget, le pauvre ne peut pas orchestrer d'expositions internationales ni acquérir quoi que ce soit. Bonjour la disette! Même topo au Centre d'intercommunication ICC, consacré aux nouveaux médias et aux œuvres d'avant-garde. Celui-ci roulait avec les fonds d'une grosse compagnie de téléphone. Cette dernière n'a plus le cœur ni le portefeuille, placés à gauche côté mécénat. Dès l'automne prochain, les locaux du musée tiendront dans un garde-robe, ou presque. Ensuite? Ca...

C'est qu'ils gémissent, les amoureux des arts. Le conservateur Fumio Nanjo, qui prépare la grosse Triennale d'art contemporain de Yokohama en 2001 (même Yoko Ono sera du bal), espère que l'événement sensibilisera l'Etat à la cause. Ailleurs, d'autres voix protestent: «Mieux vaudrait financer des projets permanents que de tout engloutir dans une triennale gloutonne.» Qui parle culture ici finit par soupirer de désespoir. Quant aux stratégies communes, elles manquent à l'appel. Dur!

Nul besoin d'antennes pour comprendre très vite que la modernité des arts ne titille guère la fibre collective sur les tatamis. Le pays roule encore sur le culte du dieu qui l'a si bien trahi: les affaires, les affaires, les affaires. «Après la militaire, la financière, le Japon s'ouvrira une révolution culturelle», prédit un jeune dramaturge optimiste. Et d'écarter l'ombre de Godzilla broyant l'art en sa demeure. On attend le retour de l'aube dans l'Empire du Soleil levant.

otremblay@ledevoir.com

JAZZ

Paul Bley et John Zorn sont les deux faces d'un même visage

SUITE DE LA PAGE C 1

Au bout de quelques mois, Gaylor décida d'aller voir si l'herbe était plus verte ailleurs. Comme Bley avait imposé la politique consistant à ce que celui qui met les bouts, trouve un remplaçant, Gaylor lui souffla le nom d'un jeune contrebassiste inconnu: Charlie Haden. Celui-ci était alors si petit budget, il était si fauché, qu'il arriva pieds nus à l'audition. Qu'importe! Ses notes étaient si rondes qu'il fut engagé sur-le-champ.

Peu après, Billy Higgins, batteur alors méconnu, intégra le groupe de Bley. Le Hillcrest était situé sur Washington Boulevard au beau milieu du ghetto noir de Los Angeles. Souvent Charles Mingus et Dexter Gordon, deux enfants de la cité des anges, se joignaient à eux. Un soir, Higgins demanda à Bley si un trompettiste et un saxophoniste de sa connaissance pouvaient monter sur la scène. Bley donna son OK ou, si on préfère, son aval comme son accord sans en avoir négocié au préalable certains principes.

Comment s'appelaient le saxophoniste? On ne le sait pas et on veut le savoir illico... Allez quoi, faites un effort... On donne sa langue au minou? Il s'appelaient Ornette Coleman. Le trompettiste... on l'a deviné... se nommait Don Cherry. L'un et l'autre venaient de débarquer à Los Angeles. Personne ne les avait entendus.

Toujours est-il que lors de cette première rencontre, il se passa plusieurs choses simultanément. Lors du morceau d'ouverture, se souvient Paul Bley dans son autobiographie justement baptisée *Paul Bley And The Transformation of Jazz*, Coleman aligna ses notes de manière si désordonnée, du moins pour ceux et celles que sécurise une certaine logique esthétique, que tout un chacun fut saisi.

La deuxième chose qui se passa fut la suivante: les gens sortirent avec leurs verres sur le trottoir. Nullement décontenancé, au contraire, Paul Bley décida d'engager Coleman et Cherry et de virer Pike. En moins de deux, il se retrouva à la tête d'un groupe formé de Don Cherry à la trompette, Ornette Coleman au saxophone,

Charlie Haden à la contrebasse et Billy Higgins à la batterie.

Dans les jours qui suivirent, ils jouèrent. Comme ils venaient de comprendre les mille et une manières propices à favoriser l'éclatement de cadres jugés contraignants, ils ne cessèrent pas d'en user au grand dam de l'aubergiste. Celui-ci ayant réalisé que lorsque ses clients étaient sur le trottoir, cela signifiait que les musiciens étaient sur la scène, il mis un terme à leur engagement. C'était trop tard, le mal était fait.

En Coleman, Bley trouva un frère d'armes. Un alter ego. Un musicien qui, comme lui, voulait faire bouger les choses. Un artiste qui estimait que dix ans après l'écllosion du bebop, il était temps d'initier et d'animer une révolution propre à élargir les horizons d'un jazz jugé trop satisfait de lui-même. En 1958, Bley produisit un album de ce groupe, soit bien avant que Coleman ne signe un contrat avec Atlantic.

Aujourd'hui, on le sait trop peu, il n'y aurait probablement pas de John Zorn, Dave Douglas, Medeski, Martin, Wood, Steve Bernstein, Bill Frisell, Don Byron et Bobo Stenson, si un soir de 1957, Bley n'avait pas décidé d'engager des musiciens qui poussaient les gens dehors. En fait, tous ces musiciens qui se produiront dans le cadre du Festival, ne seraient pas tout à fait ce qu'ils sont, si Paul Bley n'avait pas été à l'origine du remous qui leur permet aujourd'hui de décaper autant qu'ils le veulent les notes noires ou bleues.

Mieux, les Zorn et consort ont été influencés, directement ou indirectement, par autre chose que la musique. Par une espèce d'attitude ou de philosophie que Bley s'appliqua d'avancer et de défendre dès le début des années 50 alors qu'il était à Montréal.

Paul Bley fut le fondateur de la première coopérative de musiciens en Amérique du Nord, le Jazz Workshop de Montréal. Dans les années 60, il anima la October Revolution, la Jazz Composer's Guild et autres organisations vouées à défendre farouchement la liberté esthétique des artistes. Qui plus est, il s'est toujours refusé à signer un contrat en exclusivité.

té. Faire cela, dit-il fréquemment, c'est abandonner sa liberté. C'est devenir l'esclave des *desiderata* de producteurs obsédés par une chose et une seule: le rendement.

A bien des égards, John Zorn, probablement le musicien le plus passionnant de ce début de siècle, ressemble beaucoup à Bley. Comme Bley, il est curieux des musiques lointaines ou étranges. Comme lui, il tient farouchement à préserver son indépendance. Comme lui, il tient à faire constamment éclater les frontières, les balises. Comme lui, il a horreur des carcans. Comme lui, il est prolifique.

Les artisans de la programmation de cette 21^e édition du Festival international de jazz de Montréal ont sans le savoir, peut-être, respecté la chronologie de certains événements de l'histoire du jazz. Le 5 juillet, Paul Bley se produira en compagnie de l'immense contrebassiste Gary Peacock. Le lendemain, le pianiste suédois Bobo Stenson occupera à son tour la scène du Gesù. Et alors? Stenson doit tout ou presque tout au pianiste montréalais.

Bley a formé Stenson, Keith Jarrett, un peu Brad Meldhau, beaucoup de musiciens associés à l'étiquette ECM. Comme lui, Zorn a formé bien des artistes présents cette année. Le pianiste John Medeski du trio qu'il faut voir cette année, le trompettiste Dave Douglas, le trompettiste Steve Bernstein, leader du bien nommé Sex Mob, et, dans une moindre mesure, le clarinetiste Don Byron, ont grandi dans le monde de Zorn.

Dans les années 50, le jazz a évité l'asphyxie que n'aurait pas manqué de produire la répétition *ad nauseum* des pièces écrites par Bird, Dizzy, Monk et les autres. Et cela, grâce en bonne partie à Paul Bley. Dans les années 80-90, il a évité de justesse un séjour à la morgue n'eût été des travaux iconoclastes de Zorn qui, cette année, nous revient à la tête de Masada.

Paul Bley et John Zorn sont les deux faces d'un même visage. Celui du jazz qui refuse sa mise à mort en prenant tous les risques. Bley, Zorn, Douglas, Medeski et les autres, c'est le jazz de tous les dangers.



John Zorn

TSHI

Saint-Jean-Port-Joli

Un lieu de culture à découvrir!

Des forfaits-hébergement à partir de 19,95\$ (par pers. occ. double) (coucher, déjeuner et accès au site)

Visitez notre site

www.saintjeanportjoli.com

ou téléphonez au 418-598-9465

Magasin
coop. La Paix

Pour des vacances qui bougent.

Chaudière-Appalaches
c'est l'idéal.

Québec

www.chaudapp.qc.ca

Il est de retour...



L'HomoGaspillus ne pouvant résister à l'envie de consommer de l'eau embouteillée coûteuse, ne penserait jamais à boire l'eau potable de sa municipalité.

Saviez-vous que l'eau potable de la plupart des municipalités du Québec répond à des normes très strictes de qualité? Sécuritaire, fiable et bonne au goût, elle est filtrée, purifiée, testée et retestée avant d'être livrée à votre domicile.

Gaspiller l'eau potable, c'est jeter l'argent à l'eau

RESEAU environnement

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Environnement

LES ARTS

UN LIEU, UN CRÉATEUR

Le violoncelle selon Claude Lamothe

Musique, peinture, danse, littérature, théâtre: sans lieu qui permette à l'esprit créateur de s'épanouir, ces mots demeurent des catégories, sans doute commodes pour le classement, mais qui attendent d'être habitées par les œuvres. Elles ne tardent pas à venir, tant le génie du lieu renvoie aussi à ce que deux ou trois Grecs rêveurs ont appelé l'inspiration. À compter de ce samedi et pour tout l'été, nous vous invitons à entrer dans les coulisses de la création en visitant l'atelier, la chambre, le loft ou le studio de quelques artistes du Québec choisis parmi différentes disciplines. Soyons modernes: ces lieux sont éclatés, tout à la fois espace mental et cadre physique. On les trouvera aussi bien dans la rue, dans tel café où l'on a ses habitudes et, pour les plus fous comme le musicien Claude Lamothe, qui amorce cette série, il arrive que le lieu de création se confonde avec l'instrument même dont il tire des sons inouïs.

Le son qui s'échappe de l'instrument frôle le miaulement, la plainte, le cri, parfois même le rire, puis il se ravise, plonge dans la douceur grave, y reste un instant et remonte à la surface: carresse de l'archet sur les cordes tendues du violoncelle. Claude Lamothe, interprète virtuose toutes tendances confondues, du rock à la musique classique en passant par le folklore, est vraiment un violoncelliste unique en son genre. Sous ses doigts, l'instrument, trop souvent réduit à un rôle accompagnateur malgré ses 300 ans d'âge, flambe comme la passion, gémit comme la tristesse, berce comme l'amour. Bref, il donne tout ce qu'il faut pour rendre un homme heureux.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est dans les chambres d'hôtel que Claude Lamothe préfère composer. Seul, en transit, le monde au bout des doigts. Sur le caisson de son violoncelle, l'artiste, qui a depuis cinq ans un peu délaissé le répertoire classique pour enregistrer deux disques avec des musiques de son cru, a d'ailleurs apposé des autocollants des villes qu'il a visitées lors de tournées: Liège, Amsterdam, Paris, Bruges. Tous ne sont pas là, parce qu'en tournée, il y a des endroits où n'a pas le temps de s'arrêter, ne serait-ce que pour se procurer un autocollant. Qu'importe, c'est par l'archet tendu de cordes que Lamothe voyage, qu'il compose ses pièces.

«Je ne sais pas si c'est le fait d'être sur la route, pas chez vous. J'ai toujours aimé être sur la route, je ne sais pas pourquoi, je me suis senti à l'aise. Il faut dire que je n'ai ni femme ni enfants. Mais le fait d'être en transit, on dirait que cela m'inspire», dit-il, reconnaissant toutefois qu'une fois son violoncelle à la main, «il pourrait y avoir un rat à côté de moi, ou un bel oiseau, à partir du moment où je joue, je suis dans ce pays-là, je suis au pays du violoncelle».

Il faut dire que la passion qui lie Claude Lamothe au violoncelle remonte à sa découverte de l'instrument, lors de son admission au cégep. Auparavant, Lamothe, originaire du village de Saint-Louis-de-France, situé près de Trois-Rivières, avait joué de la basse, dès l'âge de quinze ans, «pour gagner des sous» dans «des bands de troisième ordre».

Alors le violoncelle le séduit et c'est en solo que Lamothe veut en jouer, pour exploiter toutes ses possibilités, transgresser ses limites. Apprenant d'abord le répertoire classique, il vibre au *Concerto pour violoncelle* de Dvorák, aux *Suites pour violoncelle seul* de Bach. Élève de Yuli Turovsky, il fut l'un des membres fondateurs et le violoncelle solo de l'ensemble I Musici. Puis, intégrant les éclats du rock'n'roll, qui, comme le répertoire classique, a formé son oreille, il produit ses propres compositions, que l'on retrouve sur ses deux albums, *Nu* et *Cru*, produits en 1995 et 1999. Il fallait «libérer le fauve», a-t-on dit à son sujet, le surnommant même le «*Jim Hendrix du violoncelle*».

«J'aime les choses qui sont romantiques. Quand je fais des choses plus rock, c'est parce que j'ai toujours trouvé qu'il y avait des choses très romantiques dans le rock, quelque chose de lamentatoire», dit-il.

Sur la pochette de *Nu*, son avant-dernier disque, Claude Lamothe tient son violoncelle amoureusement, les yeux fermés. Où est-il, où voyage-t-il?

«Quand j'ai composé la pièce *Cavale*, j'étais dans un local de répétition, dans un sous-sol, pas de fenêtre, pas loin de Parthenais. J'ai composé une pièce pour

m'évader», dit-il, avant d'ajouter que c'est seulement une fois la pièce composée qu'on peut faire le lien entre celle-ci et le lieu qui l'a inspirée.

Sur son disque *Nu*, un court texte de Lamothe fait référence à ses origines, aux trois rivières qui l'ont fait ce qu'il est. «De la première roucoulent encore les musiques populaires et folkloriques de mes années d'enfance. La musique classique découle de la seconde, et la troisième, elle coule ici, maintenant», écrivait-il.

Né d'une mère irlandaise, Lamothe se souvient des longues veillées du jour de l'An passées avec ses oncles violoneux.

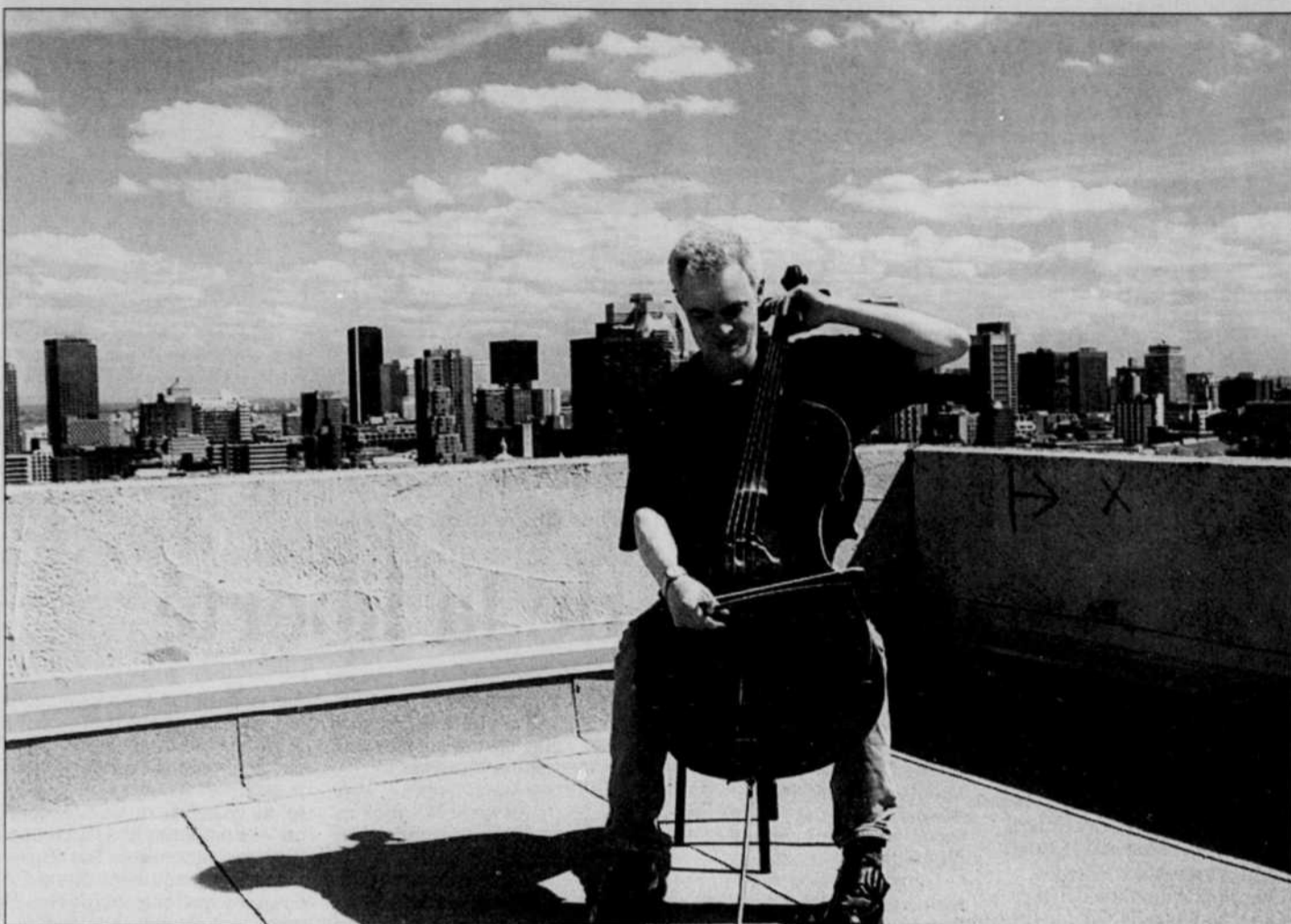
«La musique qu'il y avait dans ma famille, c'est à travers les oncles de la famille de ma mère. Ma mère, c'est une Irlandaise, une Larkin. Ce sont des gens de descendance irlandaise. Il y avait mon oncle Patrick... Ils étaient quatorze chez eux. Eux autres, c'était des fiddlers, des violoneux. Ce sont les premières premières musiques que j'ai entendues "live". Cette énergie-là, cela m'est toujours resté, cela fait partie de moi. [...] Le grand répertoire romantique aussi, c'est quelque chose qui m'a chamboulé... Et puis, j'ai toujours eu un petit côté rock'n'roll. Ça, j'ai pas besoin de me forcer pour ça», dit-il en souriant.

Sur chacun de ses deux disques, une pièce fait référence à Bach.

«Je ne suis pas un grand formaliste, mais j'aime bien qu'il y ait un cadre», dit-il, réitérant son admiration pour le génie de Bach.

Artiste électrifant, passionné, amateur avoué de sensations fortes, c'est dans les villes qu'il vit aujourd'hui.

Et l'artiste reconnaît avoir un faible pour New York, Manhattan, la ville des villes, le summum de la ville. «Je voyais des trucs que je n'avais jamais vus», raconte-t-il au sujet de ses nombreux voyages à New York. Ce sont les scènes les plus baroques, les plus inusitées qu'il y observe: celle d'un guitariste au doigté extraordinaire qui joue en plein air, au milieu de Central Park (à Montréal, il serait en studio). Ou une Rolls Royce rose, conduite par une star, suivie, vingt mètres plus loin, d'un homme pauvre et blessé au bras, poussant un chariot de supermarché. «La misère humaine qui côtoie le trop-plein», résume-t-il. De Paris, il aime le romantisme. «Des grandes capitales que j'ai vues, c'est vraiment la plus belle. Le genre de ville où tu vou-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«J'aime les choses qui sont romantiques. Quand je fais des choses plus rock, c'est parce que j'ai toujours trouvé qu'il y avait des choses très romantiques dans le rock, quelque chose de lamentatoire», dit le violoncelliste Claude Lamothe.

drais te perdre. À la différence de New York, où tu espères surtout ne pas te perdre», ajoute-t-il avec ironie. Quant au répertoire romantique, il n'a pas fait de croix dessus, affirme être tenté d'enregistrer certaines sonates qu'il a beaucoup aimé jouer.

«J'aime les émotions fortes, je ne m'en cache pas. Mais quand même, je vais avoir 43 ans cette année, alors, c'est sûr que, là, peut-être que, dans les prochaines années, cela va être un petit peu moins de rock'n'roll et un peu plus romantique, je ne sais pas... et peut-être pas non plus. J'ai fait le fou en masse dans ma vie, et de ce temps-là, j'ai envie de me calmer», confie-t-il. Mais ce n'est pas demain la veille pourtant que Claude Lamothe retournera vivre à la campagne d'où il vient, lui qui dit réserver ce plaisir pour ses «vieux jours».

«Je ne sais pas ce que cela ferait à ma musique d'aller vivre à la campagne pendant un an, cela aurait sûrement un effet. Je pense que tout ce qu'on vit finit par nous influencer, finit par laisser des traces en nous et va finir par ressortir sous une forme quelconque. [...] On est fait de tout ce qu'on a vécu, donc cela va ressortir...», constate-t-il.

Pour l'instant, c'est dans son local du boulevard Saint-Laurent qu'il travaille et que nous l'avons rencontré, un local encombré qu'il partage avec le bassiste Jacques Roy, qui a aussi réalisé son dernier disque, *Cru*. C'est là qu'il répète et compose depuis bientôt quatre ans, de préférence le soir, quand il



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est dans son local du boulevard Saint-Laurent que Claude Lamothe travaille, un local encombré qu'il partage avec le bassiste Jacques Roy.

n'y a plus personne. «Quand tu haiterais visiter, il y a aussi Hong-Kong, une ville intense, électri-

ficante. Ça, bien sûr, ce sera sans doute avant de se calmer... Si l'avenir le veut.

Parmi les endroits qu'il sou-

Le DOMAINE Forget

du 24 juin au 27 Août

28 Mercredi
20 h 30
25 \$

Ensemble Arion
Claire Guimond, flûte
Chantal Rémillard, violon
Hank Knox, clavecin
Betsy MacMillan, viole de gambe

Œuvres de LECLAIR, TELEMANN, BACH, VILLENEUVE et RAMEAU

30 Vendredi
20 h 30
25 \$

Une soirée Beethoven
Emmanuel Strosser
et Claire Désert, pianos

Hydro Québec

1er Samedi
20 h 30
25 \$

Les Bois en fête
Ransom Wilson, flûte
David Walter, hautbois
Philippe Cuper, clarinette
Christopher Millard, basson

Richard Gagnon, basson
Claire Désert, piano
Emmanuel Strosser, piano

Des œuvres entre autres de DEBUSSY, EMMANUEL, SCHMITT et MARTINU

2 Dimanche
14 h 30
GRATUIT

Un après-midi « Porte ouverte »
Les Petits Chanteurs de Charlesbourg

VIA Rail Canada

Les Branches-Musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

25 juin Cool jazz, Daniel Marcoux, contrebasse, Alain Boies, saxophone et Michel Boivin, batterie

2 juillet Tomas, Musique latino

Réservations : (418) 452-3535 poste 872
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872
Visitez notre site : www.domaineforget.com

Télé-Québec

«... Le film français le plus drôle depuis Le dîner de cons...»
- Denis Côté, Ici

Le derrière
Un film de Valérie Lemercier

Claude Rich
Valérie Lemercier
Dieudonné

A L'AFFICHE !
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD

PRODUCTION ÉPIQUE
ADMIRABLEMENT FILMÉE

L'Empereur et l'Assassin
Un film de Chen Kaige

Blackwatch
DISTRIBUTION

version originale sous-titrée français
version originale sous-titrée anglais
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
ATWATER

«Retour triomphal de Zhang Yimou...
Comédie... ironie...»
Jean Philippe Gaudel, Ici

«Surpasse les brillants récits ayant l'école comme cadre du Premier maître d'Andrei Konchalovsky jusqu'au Cercle des poètes disparus...»

Renversant...»
Luc Perrault, LA PRESSE

«... une rare qualité d'émotion qui contribue à forger un agréable climat de fable contemporaine...»
Martin Bilodeau, LE DEVOIR

PAS UN DE MOINS
NOT ONE LESS

Par le réalisateur de *L'empereur et l'assassin*
Zhang Yimou
Blackwatch

v.o. en mandarin avec sous-titres français
e3centris
3536, boul. St-Laurent
Brossard (514) 847-2288
13h30 - 15h30 - 17h30 - 19h30

GAGNANT OSCAR
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

TOUT SUR MA MÈRE
Blackwatch DISTRIBUTION

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN

L'AFFICHE !
Tous les jours
13h15 - 15h15 - 18h45 - 21h15
www.13131313.com

« Un drame poignant et lumineux. »
Time Magazine

un film d'Amos Gitai

KADOSH

dès aujourd'hui!

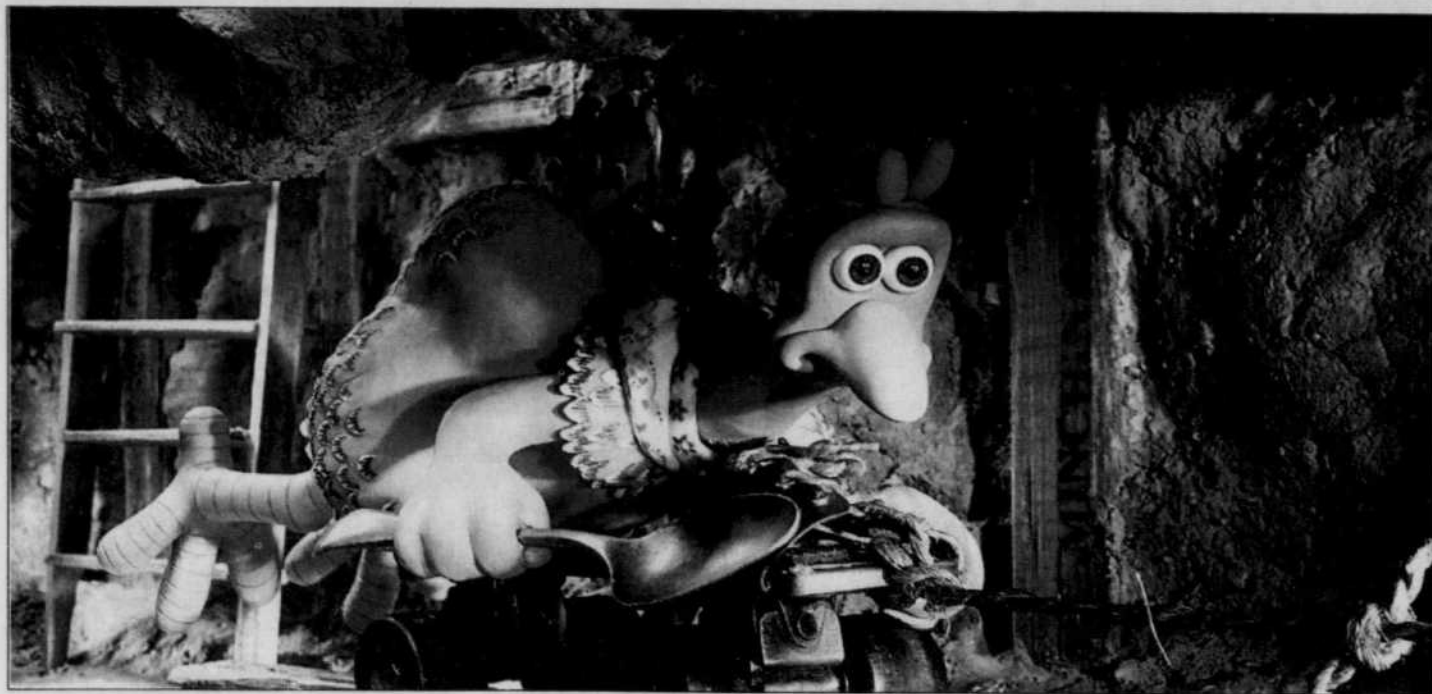
CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail)
CINÉMA PARALLÈLE exCentris

v.o. hébraïque s.t.f. v.o. hébraïque s.t.f.

LIBRE

LES ARTS

CINÉMA



Chicken Run est une comédie de basse-cour mais de haut vol qui s'inscrit dans la tradition de Babe.

Les chemins de la liberté

CHICKEN RUN

Film d'animation de Peter Lord et Nick Park. Voix: Mel Gibson, Julia Sawalha, Jane Horrocks, Miranda Richardson, Tony Haygarth. Scénario: Karey Kirkpatrick. Image: Dave Alex Riddett. Montage: Mark Solomon. Musique: John Powell, Harry Gregson-Williams. Grande-Bretagne-États-Unis, 2000, 85 minutes.

MARTIN BILODEAU

Après le succès, en 1995, de *A Close Shave*, troisième et dernier épisode de la trilogie *Wallace & Gromit* consacrée au vieux garçon anglais et à son compagnon à quatre pattes, il était écrit dans le ciel, et dans nos rêves, que Nick Park passerait au long métrage grand écran. Restait à savoir quand, et surtout comment, celui-ci adapterait son savoir-faire minimaliste à l'échelle du grand écran, et à celle du commerce sauvage des majors hollywoodiens.

Chicken Run, qui prenait l'affiche partout en Amérique du Nord hier, fait la preuve qu'il valait la peine d'attendre et qu'on n'avait pas à craindre que soit dilué le plaisir raffiné et intelligent auquel cet artisan minutieux et singulier prête son talent depuis 20 ans. Park signe en tandem avec son partenaire Peter Lord la réalisation de cette comédie de

basse-cour mais de haut vol qui s'inscrit dans la tradition de *Babe* et qui a pour théâtre une sinistre ferme avicole du nord de Londres, propriété de la felleuse Mrs. Tweety, qui sert au dîner toute poule qui n'a pas pondu pour le petit déjeuner.

Ginger, une poulette engagée qui n'a pas froid aux yeux, entend diriger ses compagnes d'infortune sur le chemin de la liberté, le quel se trouve, bien évidemment, de l'autre côté de la clôture qui ceinture le poulailler, quelque part dans les prés fleuris qu'elle aperçoit du toit de sa prison. Le moral est au désenchantement dans le baraquement numéro 17, quartier général d'où Ginger mijote ses plans d'évasion, lorsque tombe du ciel un coq américain sachant supposément voler. L'espoir qu'il inspire, l'imposture qu'il maintient sous silence causeront bien des tourments.

Le secret de Nick Park consiste en trois choses. D'abord, à ne pas arrêter la psychologie de ses personnages à deux ou trois caractéristiques, mais plutôt à la mettre à l'épreuve et à exploiter ses contradictions. Puis, à travailler l'expression des personnages au moyen de mouvements minimaux, exécutés sur des visages et des silhouettes amples, qui offrent des possibilités infinies. Ici, les figurines de pâte à modeler, enveloppées dans du latex partiellement greffé de silicone, révèlent des poules extrême-

ment expressives et surtout craquantes, auxquelles les voix d'une myriade d'acteurs de théâtre anglais prêtent vie.

La direction artistique, avec ses décors et ses costumes inventifs, traduisent par ailleurs le cynisme anglais, comme cette robe pied-de-poule de Mrs. Tweety, ou encore ces tours de miradors postées aux quatre coins du poulailler, dont les lignes, les baraquements de clins de bois et les fils barbelés rappellent les camps de concentration nazis. Car à l'instar de *Babe*, *Pig in the City*, *Chicken Run* ne fuit pas la nuit, ni la mort. Or le char-

me qu'inspirent les personnages et l'humour dont font preuve Park et Lord dans l'élaboration des scénarios d'évasion — dont la séquence d'ouverture, hilarante, ne constitue qu'un bref aperçu — compensent astucieusement ces concessions à la réalité Disney et maquillent du même coup les quelques faiblesses et raccourcis abrupts du scénario.

Nonobstant quoi, et à l'instar de *Babe* et *Wallace & Gromit*, cet adorable *Chicken Run* a de quoi nourrir l'imaginaire des grands comme des petits, qui ne seront pas priés pour le voir. Et le revoir. Et le revoir...



Les figurines de pâte à modeler, enveloppées dans du latex partiellement greffé de silicone.

Libres sont les papillons

BUTTERFLY

Réalisation: José Luis Cuerda. Scénario: Rafael Azcona. Avec Manuel Rivas, Fernando Fernán Gomez, Manuel Lozano, Uxia Blanco. Image: Javier Salmones. Montage: Nacho Ruiz Capillas. Musique: Alejandro Amenabar. Espagne, 1996, 96 minutes. Cinéplex Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Lorsqu'un distributeur américain, Miramax par exemple, s'entiché d'un film étranger, il y a fort à parier qu'on y trouvera un petit garçon à la bouille sympathique, un adulte parfois grincheux mais avec un grand cœur doublé du sens de l'humour, et comme toile de fond, sans être obligatoire, un contexte historique tumultueux où la liberté finira par triompher. *Cinéma Paradiso*, *Gare centrale* ou *La vie est belle* répondaient à ces critères et ont obtenu un traitement royal que bien des cinéastes québécois n'osent pas imaginer pour leur film.

Butterfly de José Luis Cuerda s'ajoute à cette liste de candidats potentiels pour gagner le cœur du public le plus xénophobe et le plus paresseux du monde, ayant toutes les caractéristiques pour l'emouvoir tout en lui donnant une image exotique et pas trop sanguinolente de l'Espagne des années 30. Et il s'en trouvera sûrement quelques-uns pour croire que rien n'a vraiment changé depuis...

Dans ce mélodrame où les horreurs de la guerre civile sont tenues à distance, la vie s'écoule paisiblement dans le village de Galicia. Le petit Moncho (Manuel Lozano, qui fera craquer toutes les mères), terrorisé à l'idée d'être sur les bancs d'école, aura la chance de se retrouver sous l'aile protectrice d'un professeur aux allures de vieux sage, Don Gregorio (Fernando Fernán Gomez, solide et convaincant), esprit libre qui préfère les idées marxistes aux discours ronflants du clergé et de la petite-bourgeoisie. Il s'attire ainsi la sympathie du père de Moncho, Ramon (González Uriarte), un tailleur aux convictions républicaines mais n'ayant pas réussi à gagner son épouse Rosa (Uxia Blanco) à sa cause, préférant les cures aux communistes. Pendant que Moncho et Don Gregorio ratissent la

forêt à la recherche de magnifiques papillons, les fascistes s'organisent et Galicia ne pourra rester longtemps à l'écart de l'Histoire. Pour leurs idées progressistes, certains le paieront au prix de leur vie, sous le regard médusé du petit garçon.

Charmant et pétri de bons sentiments d'un bout à l'autre, *Butterfly* n'est rien de plus qu'une vision aseptisée de la guerre civile espagnole, vue à hauteur d'enfant, plus récit d'apprentissage que film historique et encore moins politique, même si on y fait un éloge flou de la liberté en taisant les subtilités de la thèse marxiste... Tout repose sur la relation fraternelle entre Moncho et Don Gregorio, qui n'est pas sans rappeler celle du vieux projectionniste et de Toto dans *Cinéma Paradiso* de Giuseppe Tornatore. Cuerda présente lui aussi l'enfance comme une succession de découvertes et de drames, allant du bonheur de la lecture à la curiosité sur la sexualité et, bien sûr, l'hypocrisie des adultes pour sauver leur peau.

Bien sous tous rapports mais sans véritable originalité et optant pour un humanisme bon chic bon genre, difficile d'être profondément agacé par cette production espagnole qui se retrouvera sans doute en nomination pour l'Oscar du meilleur film étranger, prix qui récompense la production qui ne joue pas trop dans les plates-bandes des majors... Le spectateur ne saura finalement pas grand-chose sur les véritables tenants et aboutissants de cette autre sale guerre et les quelques discours vibrants se contenteront de défilier banalités et évidences. Rien à voir avec le poignant *Land and Freedom* de Ken Loach (qui, on s'en doute, n'a pas obtenu les faveurs des bonzes d'Hollywood...) ou cet épisode sanglant de l'histoire de l'Espagne, traité avec plus de nuances, propose des personnages véritablement émouvants parce que traversés de doutes et de contradictions.

Si c'est raté pour la leçon d'histoire, Cuerda aura au moins retenu la recette du bon mélodrame, celui des métaphores appuyées baignées dans une douce lumière, accompagné d'une musique de circonstance arrivant toujours au bon moment et où les romances idylliques se terminent trop souvent dans les larmes. Avec *Butterfly*, préparez vos mouchoirs et rangez le *Capital*...



La comédienne Cathy Moriarty avec le réalisateur Allan Moyle sur le plateau de *New Waterford Girl*.

La mer, l'eau bénite et le folklore

NEW WATERFORD GIRL

D'Allan Moyle. Avec Liane Balaban, Tara Spencer-Nairn, Nicholas Campbell, Mary Walsh, Andrew McCarthy, Cathy Moriarty. Scénario: Tricia Fish. Image: Derek Rogers. Canada, 2000, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

Jamais je ne me sens plus québécois que devant un film canadien. Et jamais je ne me sens plus mal à l'aise que devant un film canadien qui nous arrive porté par la rumeur enthousiaste de nos voisins. Car la plupart du temps, j'ai beau chercher, m'auto-analyser et interroger ma « distinction », je comprends rarement les raisons de cet engouement, que je finis par attribuer, le plus souvent, aux médias canadiens, souvent complaisants au moment de goûter leur fruit des provinces.

Dans *New Waterford Girl*, du cinéaste d'origine québécoise Allan Moyle (*Pump Up the Volume*),

le cadre est celui de la Nouvelle-Écosse, plus précisément un village isolé de l'île du Cap-Breton. Le contexte, celui d'une pauvreté et d'un ennui endémiques, caressés par le vent du large et apaisés par l'amour supposé du petit Jésus et de la Vierge Marie. La forme épouse celle de la chronique, centrée sur une jeune outsider de quinze ans (Liane Balaban) qui rêve d'ailleurs. Or ses parents (Nicholas Campbell, Mary Walsh) s'opposent à l'idée de la voir quitter la maison, bien qu'elle vienne de recevoir une bourse lui permettant d'aller étudier à New York. La froideur soudaine de son professeur et mentor (Andrew McCarthy), qu'on devine amoureux d'elle, jumelée à l'arrivée d'une voisine déléguée venue de la Grosse Pomme (Tara Spencer-Nairn), l'incite à modifier sa stratégie.

Moyle n'éprouve aucune difficulté à nous faire respirer le parfum d'eau bénite qui se mélange à celui de la mer toute proche, ni à nous faire saisir, à travers une galerie vivante de personnages

dessinés à la craie, l'étendue du désert intellectuel dans lequel s'enlise son héroïne. Hélas, le scénario de Tricia Fish (elle-même une fille de New Waterford) nous convainc à moitié de sa révolte, qui se manifeste à travers une série d'incidents cherchant à calquer, avec force détails et allusions insistantes, le parcours de Marie-Madeleine et autres épisodes folklorico-religieux. Le petit numéro de violon de Ashley McIsaac, le temps d'une scène de fête, ne fait qu'ajouter à l'aspect trafiqué de l'affaire.

En 1990, *Pump Up the Volume*, avec Christian Slater, traduisait la détresse et l'isolement des adolescents, grâce surtout à un scénario intelligent, aux modulations subtiles. C'est d'ailleurs ce film qui a propulsé Moyle, un gars de Shawinigan, dans les ligues hollywoodiennes, où ses subséquents *The Gun in Betty Lou's Handbag* et *Empire Records* n'ont pas fait de vagues. Ce retour au bercail, que marque *New Waterford Girl*, n'est guère plus convaincant.

Freak-show

ME, MYSELF AND IRENE

De Bobby et Peter Farrelly. Avec Jim Carrey, Renée Zellweger, Chris Cooper, Robert Forster. Scénario: Bobby et Peter Farrelly, Mike Cerrone. Image: Mark Irwin. Montage: Christopher Greenbury. Musique: Peter Yorn, Lee Scott. États-Unis, 2000, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis le succès mondial de *There's Something About Mary*, Peter et Bobby Farrelly sont devenus, c'est maintenant officiel, les gardiens de piste d'un humour folichon, absurde et franchement vulgaire, que personne, depuis Jerry Lewis, n'ose défendre ou promouvoir. Et si *Me, Myself and Irene*, pour lequel ils ont renoué avec leur vedette de *Dumb and Dumber*, Jim Carrey, donne l'impression que les deux frères de Rhode Island ont déjà commencé à s'enfermer

dans la routine, la mécanique qu'ils mettent en marche, huilée au quart de tour, continue d'agir sur le public avec l'efficacité du papier-mouche.

Partant du thème du double, on ne peut plus universel et populaire au cinéma depuis *Dr. Jekyll et Mister Hyde* (et relayé par *Mask*, avec Carrey), les frères ont tricoté une trame-prétexte mettant en scène un policier du Rhode Island (Carrey) qui, à force de ravalier chaque jour son ressentiment et de fermer les yeux sur les humiliations que son ex-épouse, ses voisins et concitoyens lui font subir, a laissé grandir en lui une bête qui ne demande qu'à sortir. C'est bientôt la guerre intérieure entre le conciliant Charlie, et le redoutable Hank, prisonniers du même corps chaque jour plus échymosé par la faute de l'autre. Lequel apprivoisera l'autre, et jusqu'à quel point une jeune mannequin (Renée Zellweger), assaillie par la mafia policière et

protégée par Charlie, pourra-t-elle arbitrer le match qui les oppose sans se laisser prendre à leurs pièges?

Que dire de cette entreprise vouée à la bêtise admise et à l'humour en bas de la ceinture sinon qu'elle chatouille là où ça fait rire bien plus qu'elle ne frappe là où ça fait mal. Avec les permissions qu'elle offre un scénario large, qui ne cherche pas la vraisemblance, le répertoire de grimaces, apparemment inépuisables, de Jim Carrey, les sous-entendus érotiques inspirés par sa partenaire, ainsi qu'un filmage anonyme, la consistance et la constance, c'est le moins qu'on puisse dire, ne sont pas à l'ordre du jour. Mais qu'importe, puisque ce freak-show (nains, albinos, handicapés, obèses, bref, tout ce qui fait rire les enfants), doublé d'un feu d'artifice de gags, d'insultes et de gros mots, ne demande qu'à se frayer un chemin, de l'écran à notre hémisphère le plus paresseux.



Jim Carrey et Renée Zellweger dans *Me, Myself and Irene*.

LES ARTS

CINÉMA
Noire banlieue

JUDY BERLIN

Réalisation, scénario et montage: Eric Mendelsohn. Avec Barbara Barrie, Bob Dishy, Edie Falco, Carlin Glynn, Madeline Kahn. Image: Jeffrey Seckendorf, Musique: Michael Nicholas. États-Unis, 1999, 96 minutes. Cinéma du Parc

ANDRÉ LAVOIE

On dit des années 50 qu'elles furent prospères mais ennuyeuses et qu'en Amérique du Nord, particulièrement dans les banlieues, on consommait quantité de tranquillants pour sortir de sa torpeur. À en juger par le portrait dressé par plusieurs cinéastes sur la banlieue d'hier et d'aujourd'hui, de Todd Solondz (*Happiness*) à Sam Mendes (*American Beauty*) en passant par Gary Ross (*Pleasantville*), les pharmaciens ne risquent pas de faire banqueroute.

Eric Mendelsohn poursuit, dans *Judy Berlin*, cette exploration névrotique d'un milieu que l'on dit paisible et sécuritaire, portrait en noir et blanc de la petite ville de Babylon, située pas très loin de New York. Longtemps à l'emploi de Woody Allen pour les costumes de ses films, Mendelsohn passe maintenant derrière la caméra et retourne sur les lieux de son enfance mais, contrairement au réalisateur de *Manhattan*, le regard n'a rien d'admiratif et le propos se veut grinçant plutôt qu'attendrissant.

En l'espace de 24 heures et le temps d'une très longue éclipse solaire, l'existence morne de quelques banlieusards sera un peu bouleversée, et pas seulement parce que l'insouciance et pas très talentueuse Judy Berlin (Edie Falco) a décidé d'aller faire carrière à Hollywood. Son ami d'enfance David (Aaron Harnick), prétendument réalisateur, ne s'est pas tout à fait remis de son passage là-bas et pleurniche beaucoup depuis, coincé entre sa mère Alice (Madeline Kahn), qui n'a pas toute sa tête, et son père Arthur (Bob Dishy), un directeur d'école qui préfère se réfugier dans ses mots croisés. Loin d'être enthousiaste devant le départ de sa fille Judy, Sue (Barbara), enseignante dévouée, aura aussi un peu de mal à traverser cette obscure journée, se réfugiant, un trop bref instant, dans les bras de son patron, le taciturne Arthur.

Seul personnage à déployer un minimum d'énergie et d'enthousiasme, Judy Berlin ne se démarque des autres que par son manque de lucidité (elle joue à la paysanne dans un village historique et fait de la pub pour un magasin de meubles), incapable de prendre conscience de son aliénation. Tous ceux qui gravitent autour d'elle ressemblent à des zombies ou semblent sortis d'un film de science-fiction des années 50 (pendant l'éclipse, Alice et sa bonne se prennent pour des explorateurs de l'espace), rêvant de s'extirper d'une existence insatisfaisante mais totalement effrayées par le changement. D'ailleurs, que les pelouses soient impeccables et les maisons toutes plus propres les unes que les autres ne rend visiblement pas le malheur de tous ces personnages plus confortable.

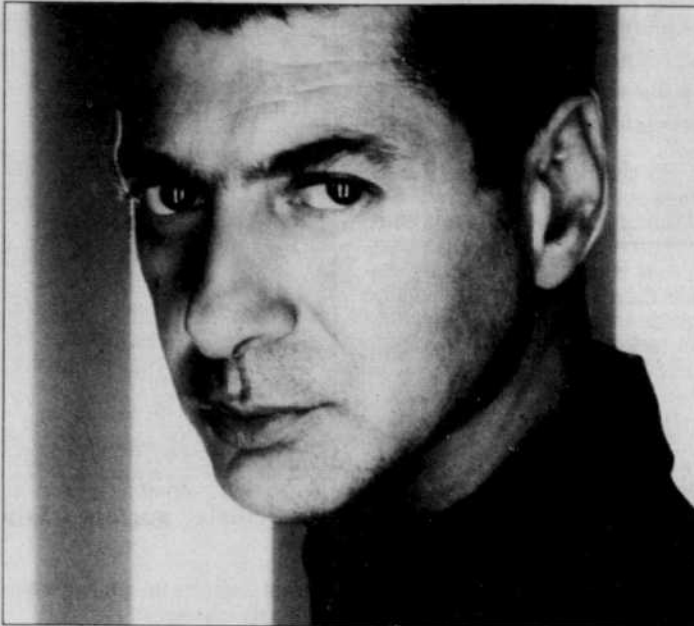
Le regard posé par Mendelsohn démolit une fois de plus les quelques mythes qui survivent tant bien que mal autour de la banlieue. Il a également opté pour cette manière si typique à Allen ou encore à Robert Altman d'entrecroiser personnages et intrigues (plutôt minimalistes), faisant vaguement régner sur la ville une atmosphère de fin du monde.

Tableau d'ensemble plus ou moins fidèle de nos névroses contemporaines, joué avec une grande justesse de ton et tout en nuances par les acteurs vétérans (tout particulièrement Barbara Barrie et Bob Dishy), un peu moins par les plus jeunes (Edie Falco cabotine à souhait), *Judy Berlin* possède de la fraîcheur naïve des premières œuvres et un parfum de déjà vu. Malgré ses mérites, le film souffre de quelques longueurs et de bien des invraisemblances (jamais au cinéma a-t-on assisté à une aussi longue éclipse), adoptant quelques tics du cinéma indépendant américain, dont ce misérabilisme devenu trop souvent incontournable. Ce n'est sûrement pas une chose que lui a enseignée Woody Allen.

CHANSON

Étienne Daho à nu

Avec sa belle voix d'un dimanche matin à Saint-Lunaires, son âme tourmentée d'amoureux des bords de Seine, Étienne Daho se livre (dans) *Corps et armes*, un bel album aux couleurs chaudes de l'été.



Étienne Daho

ANTOINE LE GRAND

MARTIN BILODEAU

Son dernier disque, *Éden*, s'était vendu chez nous comme des cages à lion. Trop conceptuel, trop complexe, bref, pas assez radio. Beaucoup de fans d'Étienne Daho, du coup, ont raté le rendez-vous. Sorti il y a trois semaines, *Corps et armes*, son septième album aux formes d'un concubinage amoureux, marque le retour (dans la continuité et la maturité) d'un Daho inspiré et guilleret, chez qui la farniente amoureuse, les voyages intérieurs et la peur du vide remplacent désormais les week-end à Rome et les «night-clubs où le jazz est prisé».

Son dernier passage chez nous date d'avril 1993. Une tempête-surprise venait d'ensevelir le Québec, mais qu'importe, c'est beau la neige. Puis, pendant son vol de retour, en liaison New York-Tokyo, une autre tempête, de pluie, celle-là, a tellement secoué le petit avion à hélices à bord duquel il était monté, qu'une fois au sol, Étienne Daho est resté cloué par la phobie des vols longs-courriers.

Prolongement

C'est Londres, tout près, et désormais reliée par le train, qui s'est offerte en terrain d'exil et de ressourcement, et d'où il a concocté *Éden*, album qui, aux oreilles des dahomains, constitue son plus haut sommet. «Je n'ai pas fait *Corps et armes* en réaction à *Éden*», précise Étienne Daho, joint par téléphone, cette semaine, au siège parisien de Virgin. «*Album emprunte un chemin plus paisible, qui évoque des choses de ma vie qui sont très belles. Du reste, c'est bien d'avoir un OVNI comme Éden dans sa discographie, réalisé dans les méandres de la recherche, avec ses hauteurs et ses atterrissages forcés. Corps et armes* s'inscrit donc dans le prolongement de cet album incompris: «*La perfection pure n'a souvent pas de prix / La recherche me détruit / Puis je reviens à la vie / Vois tout au fond de moi / Ce brasier qui ne s'éteint pas*», chante-t-il en guise d'explication dans le premier extrait de l'album. *Le Brasier*, qui cantonne dans les palmarès français et indique son haut niveau de température.

La chaleur caniculaire, mais aussi l'eau, de la mer, de la pluie, de la sueur, imprègnent cet album

aux couleurs d'un été sans fin, qui ondule doucement, porté par les mélodies patientes d'une pop éternelle — parce qu'éminemment personnelle —, défendue par un chanteur qui, sur le plan de la voix et des textes, ne compte plus les risques: «*À la sortie de l'album, en avril, je trouvais que ça évoquait ma vie de façon trop précise, trop intime, que je m'étais confié d'une façon honteusement impudique*».

Car chez Daho, expérience et inspiration tiennent du même élan. «*J'attends simplement que ça vienne, que je trouve les bons partenaires, et la muse*». A qui, presque toujours, Daho s'adresse, faisant de nous les complices de cette intimité amoureuse qu'il répand de plage en plage: «*Tu mets en lumière toutes mes zones d'ombre / À l'intérieur de moi il faisait froid et sombre*», lâche-t-il à l'être aimé en déposant «*corps et armes*». «*Je n'ai jamais fait de fiction, peut-être parce que je n'ai pas vraiment d'imagination. Toutes mes chansons évoquent quelque chose de très précis dans ma vie*», confie-t-il en se rappelant la sortie en 1981 de *Mythomane*, qui suivait de près sa sortie de la fac, et portait les traces de ses inquiétudes de débutant, de ses espoirs de jeunesse, de son amour pour Elli Medeiros, sa première complice du milieu du show-business.

Depuis, Daho a roulé sa bosse et dessiné en public sa généalogie musicale, laquelle comporte les noms de Leonard Cohen, Serge Gainsbourg, mais aussi Françoise Hardy, mère spirituelle avec laquelle il est très lié, et qui lui a souvent «remonté les bretelles». Et à qui, en retour, il a redonné le goût du disque, pour ne pas dire du *Danger*. «Il

n'y a pas de création amnésique, dit-il. C'est important de renvoyer des fleurs aux aînés», confie celui dont certains jeunes artisans du disque se réclament désormais.

Corps et armes marque d'ailleurs les retrouvailles de Daho avec Les Valentins (Edith Fambuesa et Jean-Marie Piot), ses jeunes complices de l'album *Paris ailleurs*, d'où émergeait, en 1991, le succès *Saudade*. «*Tous les trois on avait envie de faire un album mélodique, acoustique*», explique Daho, heureux de profiter à nouveau du talent du duo — qui selon lui a pris beaucoup de maturité au cours des dernières années —, sans toutefois donner l'impression d'un retour en arrière. Car pour Étienne Daho, la crainte de se répéter est plus importante que la peur du vide. C'est d'ailleurs ce qui explique les longues années qui s'écoulent entre chaque nouvel opus: «*Je fais des breaks assez longs entre chaque disque, pour me purifier, vivre, me ressourcer. Je ne vais pas passer à côté de ma vie parce que je vends des disques. Du reste, quand ça se passe bien dans ma vie, je ne fais pas de disque*».

CORPS ET ARMES

Étienne Daho
Virgin

VITRINE DU DISQUE

Festin de rois

BLUES

RIDING WITH THE KINGS

Eric Clapton et B.B. King

Question à la cantonade: à quoi renvoient les initiales B.B. de B.B. King? De «Beale Street Blues Boy», surnom donné par le publiciste d'une station de radio de Memphis, Tennessee, au jeune Riley King à la fin des années 40: on réduisit rapidement le surnom à Blues Boy, puis simplement à B.B.

Au-delà du bienfaisant sentiment de justifier la tonne de livres de référence et d'histoire du rock'n'roll que je m'apprete à transférer du sous-sol parental à un sept et demi rue Delormier, je donne l'information dans un but simple: montrer que B.B. King n'est pas né de la dernière pluie diluvienne du Sud mais bien en 1925 à Itta Buena, au fin fond du boueux Mississippi. Et qu'il devint B.B. dès 1949. C'est-à-dire, si mes quatre sessions de calcul différentiel et intégral ne me font pas défaut, il y a tout juste 51 ans. Et puisque Eric Clapton a tout juste célébré ses 55 printemps en mars, par simple équation à une inconnue, il résulte que le futur dieu de la britannique guitare était en 1949 un tout young lad de quatre ans.

C'est dire. Dire quoi? Que la vie est longue et pleine de rencontres pas ordinaires. Imaginez Eric Clapton prépubère revenant de l'école primaire à Ripley, dans le Surrey, s'écorchant les doigts sur les cordes à touche vertigineuse d'une guitare à une livre trois shillings. Imaginez au même moment B.B. King triomphant au Savoy Ballroom à Hollywood, au même programme que Johnny Otis et les Platters, fabuleuse Gibson en main. Mesurez la distance. Et constatez ceci: voilà que paraît en l'an 2000 un disque où Eric Clapton et B.B. King partagent leur passion du blues avec la même évidente complicité que s'ils avaient troqué des billes après l'école. C'est dire.

Dire quoi? Que ce disque est un réjouissant court-circuit de temps, d'espace et de musique. Qu'il y a dans ces échanges de notes et de refrains une très sai-



ne dose d'admiration mutuelle. Mais qu'aucun des compères n'ignore sa place respective dans l'histoire du blues et du rock. Ce qui nous ramène au calcul de départ: c'est Clapton qui vénère B.B. King depuis l'enfance, pas le contraire. Remarquez la position relative de chacun sur la photo qui orne le livret de *Riding With The Kings*: Clapton est au volant de l'auto, B.B. confortablement installé à l'arrière. Entendez: chacun est d'égale stature au Rock'n'Roll Hall of Fame, mais toute l'œuvre de Clapton s'efface devant la suprême note blues du roi des rois. Ce vibrato intouchable. Clapton à la fluidité, mais B.B. détient la vérité. C'est pourquoi Clapton conduit B.B. là où B.B. veut aller: heureusement, c'est au même endroit. Sur la route du blues.

Ce n'est pas leur première rencontre. Dans le livret, on voit B.B. et Clapton au temps de *Cream* (en 1967), assis sur des amplis Fender Twin Reverb, penchés sur leurs guitares. Appliqués. Sérieux. Le maître et l'apprenti au travail. Trois décennies et des dizaines de chemins croisés plus tard, voyez la photo centrale: ce sont de vieux amis qu'on retrouve, deux légendes vivantes de générations différentes qui se paient un album commun le sourire aux lèvres. Ils jouent pour le plaisir, cela s'entend. Les nouvelles lectures des *Key to the Highway*, *Hold On I'm Coming* et autres *Help the Poor* sont enjouées, senties, agréables.

Mais pas remuantes. C'est livré en parfaite souplesse avec les meilleurs accompagnateurs (Steve Gadd, quel extraordinaire batteur!), ça déménage quand il faut (*Days of*

VOIR PAGE C 6: FESTIN

« UN MORCEAU DE COMÉDIE DISSIPÉE TOMBÉ DU CIEL. JIM CARREY PLUS LES FRÈRES FARRELLY DONNENT... UNE COMÉDIE EXPLOSIVE. »
— Peter Travers, ROLLING STONE

« UN AUTRE TOUR DE FORCE COMIQUE DE JIM CARREY. »
— Jeanne Wolf, JEANNE WOLF'S HOLLYWOOD

« LES FARRELLY SONT DE VRAIS VISIONNAIRES DE LA COMÉDIE. »
— David Blum, GEORGE

« LES MIMIKES COMIQUES DE JIM CARREY SONT TOUT SIMPLEMENT GÉNIALES. »
— Bruce Handy, VANITY FAIR

« À LA FOIS BRILLANT ET GRIVOIS, VOUS SERIEZ FOUS DE MANQUER CE FILM. »
— Stephen Lervolino, LAUNCH

« MOI, MOI-MÊME ET IRENE EST LE RAFFINEMENT DES COMÉDIES TORDANTES. »
— Patty Spitzer, CBS-TV, INDIANAPOLIS



JIM CARREY
Moi, moi-même et Irène
(Version française de ME, MYSELF AND IRENE)

SON DIGITAL

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS LANGELIER 6	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour)	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE	CINÉMA ST-EUSTACHE
MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR ODÉON	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8
CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CAPITOL ST-JEAN	GALERIES ST-HYACINTHE	CINÉ-PARC LAVAL	CINÉ-PARC ODEON BOUCHERVILLE	
CINÉ-PARC CHATEAUGUAY	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	CINÉ-PARC ST-HILAIRE	LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON FAUBOURG	FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)
CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES	MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
CINÉPLEX ODEON DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie)	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY	CINÉMA FINE STE-ADELE	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY

BLACKWATCH
Aaron Harrick dans *Judy Berlin*.

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS LANGELIER 6	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS
MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODEON PONT-VIAU 16	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour)
CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODEON ST-EUSTACHE	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8
CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR ODÉON	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE
GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CAPITOL ST-JEAN	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY	CINÉ-PARC LAVAL	CINÉ-PARC ODEON BOUCHERVILLE
CINÉ-PARC CHATEAUGUAY	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	CINÉ-PARC ST-HILAIRE	LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON FAUBOURG	FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)
CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail)	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES	MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
CINÉPLEX ODEON DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie)	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY	CINÉMA FINE STE-ADELE	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY

FESTIN

SUITE DE LA PAGE C 5

Old, fameux shuffle), ça baigne même dans le good ol' Mississippi le temps de l'acoustique *Worried Life Blues*, mais la teneur joyeuse de l'album expurge inévitablement le blues de sa douleur. On ne rouvre pas ici de vieilles plaies pour gratter dedans. Un album essentiel de blues aurait été trop demander: la plus sympathique rencontre au sommet des dernières années suffira. Accordons aux vieux combattants cet ultime répit: chacun a déjà beaucoup donné, rayon souffrance.

Sylvain Cormier

JAZZ

INCREDIBLE!

Joey DeFrancesco With Special Guest Jimmy Smith
Concord Jazz

C'est entendu, Joey DeFrancesco est l'as moderne de l'orgue Hammond B-3. Un instrumentiste prodigieux. Le digne héritier de l'introuvable champion Jimmy Smith. On le constata au FIJM il y a quelques années, alors qu'il officiait en première partie de Barbara Dennerlein: non seulement a-t-il les doigts plus lestes qu'un informaticien sur le crack, mais il a du swing et du soul. Pourquoi alors n'ai-je qu'une tolérance limitée pour les prouesses dont il a farci cet album enregistré en octobre 1999 au San Francisco Jazz Festival? Peut-être réagirais-je différemment si j'avais été dans la salle: par moments, sur disque, DeFrancesco m'épuise. Trop de notes trop vite enfilées trop longtemps. Pour qui n'est pas musicien de jazz ou aficionado fini, ça tourne à la bête démonstration de virtuosité. Cela me semble plus réussi quand Jimmy Smith et lui se renvoient la balle le temps de deux medleys (surtout *The Skeeter/St. Thomas*): le crescendo d'intensité est himalayen, mais le jeu constamment juteux. On aurait bien aimé quelque chose comme ce match-là en ville la semaine prochaine.

S. C.

URBAIN

WHITE PEPPER

Ween
(Elektra/Warner Music)

Qui pouvait s'attendre à un album sérieux de la part des frères Ween? Après avoir parodié le country et le rock progressif, Ween ne cherche plus simplement à rire sur son huitième disque intitulé *White Pepper*. La réalisation de Chris Shaw est même convenable. On dirait même que ces Américains amorcent une étape charnière. Est-ce conventionnel pour autant? Bien sûr que non, puisqu'on passe du lounge au punk, du calypso à la chanson pop célébrant les vertus de l'amour. À l'occasion, certaines pièces rappellent les débuts des Beatles, l'innocence des Hollies ou des Zombies sans pour autant tomber dans la nostalgie ou le ridicule de l'exercice. Par contre, est-ce que cela fait de Ween un groupe qui peut compter prendre place dans les ligues majeures de la musique populaire américaine? Probablement pas, car on sent toujours la moquerie quelque part. Un disque qui plaira aux amateurs du groupe-culte et quelques autres. Amusant.

David Cantin

QUALITY CONTROL

Jurassic 5
(Interscope)

On pourrait presque parier que le premier album de Jurassic 5 deviendra un classique du hip-hop. Rares sont les disques qui possèdent cette énergie, ce sentiment de nouveauté sans toutefois trahir la «vieille école» du genre. Ce collectif de la côte ouest suit les pas de Pharcyde, Freestyle Fellowship et Quannum. D'ailleurs, il n'est pas rare de retrouver Cut Chemist aux côtés de DJ Shadow. C'est ainsi que l'innovation se mêle à la tradition. Les sons et les rimes témoignent d'un désir de ne rien sacrifier au profit du succès. Sur *Quality Control*, les textes sont intelligents, sans toutefois être racleurs, et les rythmes surprennent à plusieurs égards. Contrairement aux récentes parutions de Del The Funky Homosapien ou Dilated Peoples, l'album de Jurassic 5 ne souffre pas de certaines longueurs qui viendraient atténuer son impact. D'une chanson à l'autre, le collectif gagne en assurance, en habileté et en originalité. C'est peut-être cette raison qui a motivé la chanteuse Fiona Apple à les inviter en première partie de ses spectacles. Il se fait trop peu d'albums comme *Quality Control*. Une histoire à suivre.

D. C.

Festival international de Lanaudière
Coup d'envoi, coup d'éclat, coup de cœur

Le Festival international de Lanaudière, qui a lieu du 26 juin au 30 juillet, amorce avec brio ses concerts à l'Amphithéâtre de Lanaudière en proposant de jeunes artistes européens et des orchestres d'ici reconnus internationalement.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie, dit la fable. On peut donc sans pérorer affirmer que l'alevin lancé dans les flots musicaux par le père Fernand Lindsay, csv, fut tendrement et amoureuxment béni puisque le Festival international de Lanaudière (FIL) entre dans sa vingt-troisième saison. La magie du succès semble simple a posteriori, mais elle demande du doigté.

Pour s'ancrer dans la région de Lanaudière, des récitals et des concerts de musique de chambre sont offerts en début de semaine dans bien des églises des villages du coin. C'est le volet plus intime du FIL. Pour attirer les foules, on a fait construire un magnifique amphithéâtre en plein air, à l'acoustique miraculeuse. Par un beau soir de fin de semaine d'été, il n'est pas rare d'y voir affluer de quatre à six mille personnes, qui sur un fauteuil loué, qui sur une couverture étendue sur la pelouse se délectent des manifestations éclatantes qu'on y propose.

En plus, le FIL sait faire un dosage subtil entre artistes d'ici et d'autres venus de l'étranger, entre découvertes plus que prometteuses et musiciens déjà bien établis dans la carrière. La semaine qui commence sonne le début de l'actuelle édition et est tout à fait fidèle à cette image.

Découvertes

D'abord, lundi 26 juin, la pianiste outaouaise Angela Hewitt jouera le premier livre du *Clavier bien tempéré* de Bach (salle Rolland-Brunelle, à Joliette). Et c'est dans la fin de semaine qui suivra que le coup d'envoi des festivités grand public va être donné sur les lieux de l'Amphithéâtre à ciel ouvert de Lanaudière. Un début fracassant!

Vendredi, en effet, le 30 juin, les Violons du Roy, sous la baguette de leur fondateur et chef attiré Bernard Labadie, se présenteront sur scène; on les connaît, soit, mais leur invitée fait bien jaser un peu partout. Il s'agit de la jeune mezzo-soprano tchèque Magdalena Kosená, que l'Europe acclame déjà. Il faut ajouter aussi que l'art lyrique est fort bien coté au FIL, et les chanteurs

SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Le corniste anglais David Pyatt

attirent toujours un auditoire aussi féru qu'imposant.

Des grands noms, des artistes reconnus, cela coûte cher; comment s'en sortir pour boucler le budget sans que le prix des places n'effraie? En bons pisteurs, les membres de l'organisation du FIL maîtrisent avec brio l'art de flairer le talent avant qu'il n'explose — comme le montant des cachets exigés par les artistes au sommet de la gloire. Cela permet aux festivaliers de se maintenir au fait des nouvelles personnalités de la scène musicale et de faire de bien

belles découvertes un peu avant tout le monde.

Le samedi 1^{er} juillet, la même recette revient: jeune artiste britannique et formation respectée d'ici. Il y a environ trois ans, un jeune corniste anglais, David Pyatt, renversait la scène musicale internationale. À quatorze ans, il remportait le prestigieux concours de la BBC pour ensuite voir son premier enregistrement des concertos pour cor de Mozart se faire couronner par la critique et de se voir décerner le tant convoité titre d'artiste de l'année par le célèbre magazine *Gramophone*. Le pedigree est, à moins de vingt, plus qu'exceptionnel, surtout pour un instrument réputé si difficile — ce qui est tout à fait vrai dans les faits.

Accompagné de l'OSM, il présente le concerto pour cor de Rossini. Œuvre peu connue du grand public, qui pourra alors la découvrir, il s'agit d'un des chevaux de bataille des cornistes, sollicités tant par les exigences musicales que les demandes techniques.

L'occasion de la découverte ne s'arrête pas là. Charles Dutoit a également programmé la formidable et gigantesque *Turangalila-symphonie* d'Olivier Messiaen. Premier chef-d'œuvre de ce compositeur dans le genre symphonique démesuré et spectaculaire, la symphonie se veut une réplique

à l'opéra *Tristan und Isolde* de Wagner. Les irrésistibles rythmes exotiques débordent de vie et de passion, les mélodies d'érotisme et de contemplation. On y parle de danse, de chant de joie, de sang des étoiles...

L'amphithéâtre extérieur s'avère donc un cadre idéal pour une telle symphonie bucolique où les astres de la nuit évoqués par la partition pourront eux aussi entendre la musique qu'ils ont inspirée à Messiaen. Aux couleurs du crépuscule s'ajouteront donc les couleurs de l'orchestration si rutilante du plus célèbre des compositeurs français du XX^e siècle.

Alors que nous nagerons dans ces extases sensuelles, je parie que Messiaen lui-même, depuis sa place au paradis — car le bon saint Pierre ne lui en a sûrement pas interdit la porte —, penchera son oreille mystique pour participer à cette manifestation. Les élans d'ondes Martenot, les envolées de piano, les fanfares vibrantes et les plages mystiques des cordes s'envoleront dans l'air du soir, parfumés des odeurs des sous-bois environnants. Le cadeau du FIL, c'est que nous puissions les recueillir. Le soir du 1^{er} juillet se propose donc d'être l'occasion d'un événement unique qui reflète bien les missions que s'est imposées le FIL. Pour un coup d'envoi, on prédit un coup de maître.

DISQUES CLASSIQUES

Encore et toujours condamné à (re)découvrir

KOZENÁ — LOVE SONGS

Antonín Dvořák: *Pisně milostné (Chansons d'amour)*, op. 83; *Ctvero písní (quatre mélodies)*, op. 2; *V národním tónu (Dans le mode populaire)*, op. 73. Bohuslav Martinů: *Novy Spalicek (Nouvelles miniatures); Mélodies pour une amie de mon pays; Ukolébavká (Berceuse); Písnicky ne jednu stránku (Mélodies sur une page); Nové slovenské písně (Nouvelles chansons slaves)*. Leos Janáček: sept mélodies tirées des *Moravská lidová poesie v písních (Poésies moraves mises en musique)*. Magdalena Kosená, mezzo-soprano; Graham Johnson, piano. Durée: 67 min. 30. DGG 463 472-2

La nouvelle star tchèque du chant fait beaucoup de bruit en Europe où on se l'arrache. Au disque, on l'a entendu dans du Bach entre autre — demandez-vous pourquoi! La voici ici qui nous présente un récital de mélodies de son terroir natal.

J'admire ce type de fidélité artistique: en général, les cantatrices s'attachent à ce répertoire plus «ethnique» alors que, fortes de leur expérience, elles n'osent s'attaquer aux monstres du répertoire qu'avec prudence, craignant la comparaison. D'entrée de jeu, la jeune artiste ci-présente tient à s'imposer avec des pièces moins connues et qui, à prime abord, attirent moins le public amateur d'art lyrique. Néanmoins prudente, elle s'adjoint les services d'un accompagnateur-musicien des plus chevronnés: Graham Johnson.

C'est à lui que l'on doit l'intégrale des lieder de Schubert sur Hypérion, et qui vient de commencer une intégrale des productions de Schumann dans ce médium. La référence est, disons, pesante et force un respect certain; si ce pianiste décide de s'engager dans une entreprise comme celle proposée ici, il y a certainement plus qu'affaire de marketing (oui, marketing il y a quand même — la belle blonde bouclée aux yeux bleus crève la pochette —, c'est la nouvelle loi de la jungle des voix qui veulent percer au disque, mais, on le comprendra plus tard, c'est ici secondaire).

Trois périodes de la création sur le mode tchécoslovaque sont proposées. Le romantico-traditionnaliste Dvořák, le moderniste Janáček et le néo-classique Martinů. L'éventail est donc intéressant pour évaluer la maîtrise des styles.

Kozená «passe le test» sans aucune difficulté.

Ma parole, avec une voix comme celle-là, dotée d'une telle souplesse, c'est vrai que tout peut sortir d'un même gosier sans heurts. Bien des mélodies étant rares ou méconnues — voire inconnues —, on embarque très rapidement sur les mers que Kozená veut nous faire explorer. La voix est suprêmement belle de jeunesse, d'intentions et de projection. Ce n'est pas une grosse voix, non plus qu'un instrument versé dans toutes les subtilités d'émission qui s'apprennent avec le métier; cela n'enlève rien à sa pureté naïve, à cette couleur séduisante servie par une technique qui, à en juger par cet enregistrement, est irréprochable.



DAVID KRAUSS

La mezzo-soprano Magdalena Kosená

Ce bon point se double d'une compréhension remarquable des intentions des textes poétiques et musicaux (lisez les traductions! Ici leur importance est flagrante). Est-ce l'intuition ou l'intelligence, peu m'en chaut. Ainsi, on lui sait gré de chanter comme seule une jeune fille sait magnifiquement chanter. Vous savez, l'honnêteté et l'intégrité, cela s'entend aussi en musique. Que ceux qui en doutent osent se livrer à une écoute. Ils en sortiront... ravis.

Un seul petit reproche concernant le choix des pièces: cela participe de la même esthétique nostalgique qui, à la longue donne une impression (seulement une impression) de grisaille. Pour le reste, on écoute!

SCHUBERT — FANTAISIES

Franz Schubert: *Fantaisie pour piano en do majeur*, D. 760 *Wanderer*; *Fantaisie pour violon et piano en do majeur*, D. 934. Yuuko Shiokawa, violon; András Schiff, piano. Durée: 50 min. 12. ECM New Series ECM 1696 464 320-2.

Dans tout l'œuvre instrumental de Schubert, il existe trois étranges et curieux sommets. Ce sont les trois *Fantaisies*, dont la solitude est aussi grande que leur pouvoir d'attraction. La plus connue des mélomanes est sans conteste aucun la *Fantaisie en fa mineur*, D. 940, pour piano à quatre mains (vous vous souvenez ce thème initial entêtant...) On entend de plus en plus souvent la «Wandererfantaisie» ou *Fantaisie Wanderer* — qui tire son titre du lied utilisé par Schubert pour l'édifier; c'est que les pianistes ont de plus en plus de moyens techniques — l'œuvre est d'une redoutable difficulté — et qu'ils ont de moins en moins peur de passer pour

fantaisie pour violon, qui date de décembre 1827. Le propos ne se veut pas vaseusement historique: le lien a aussi une signification musicale: les deux œuvres sont en do majeur, que théoriquement on croit «simples» (mais c'est la tonalité de *La Création*, de Haydn, comme celle de la *Jupiter* de Mozart). En plus, le propos de l'éditeur de Schubert, Cappi & Diabelli, alors qu'il inscrit l'œuvre à son catalogue de publications — c'est une forme de publicité pour la *Wanderer* — montre à quel point le titre *Fantaisie* était important pour Schubert et son époque.

«La Fantaisie est connue depuis toujours comme le type de composition qui permet au compositeur, libéré des contraintes de la forme, de montrer le plus clairement ce qu'il est et de prouver ce qu'il vaut. Dans cet œuvre [la *Wanderer*], monsieur Schubert révèle toute sa maîtrise: il montre non seulement ses dons de créativité, mais aussi son entendement à développer dans la logique de l'art des thèmes bien choisis. La présente Fantaisie est digne d'être en tout point comparée à des œuvres similaires de compositeur du passé et devrait donc, à tout point de vue, retenir l'attention des artistes et des amateurs d'art». On le voit, le respect est aussi grand que la commande est lourde pour les compositions à venir.

C'est dans cette optique qu'András Schiff aborde le clavier. Sa *Wanderer*, il la fait avec un sérieux et une passion assez exceptionnels. Il n'est pas le seul, mais, ce qui le singularise face aux modèles anciens et à ses camarades pianistes actuels, c'est son approche du son.

Oui, la première chose qui frappe, ce pour quoi il faudrait se procurer cet enregistrement, c'est son originalité sonore. Il joue sur un vieux Bösendorfer qui apporte autant de particularité à la palette sonore que ce que tirait Alain Planès de son Bechstein en interprétant Debussy — un disque dont je vous parlais il y a peu. L'aigu présente donc un peu de minceur; ce qu'on perd en force, on le gagne en perlé.

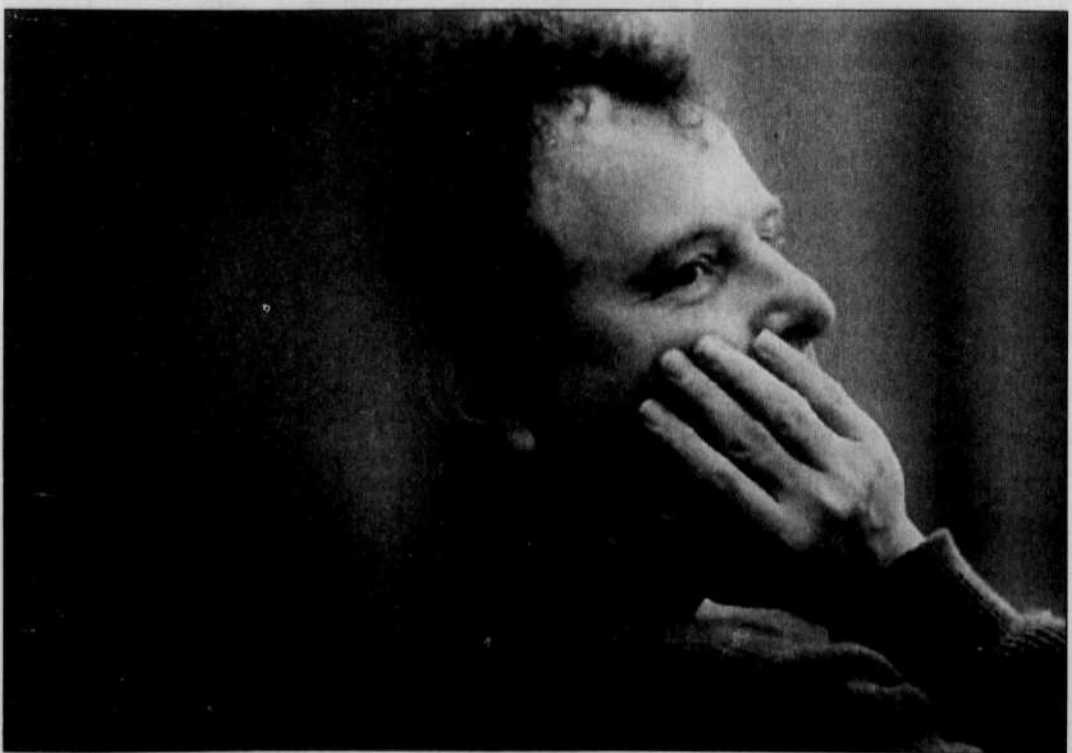
L'articulation est mise au défi de la limpidité extrême; en ces circonstances — et dans une incroyable prise de son (audiophiles, à vos postes!) — Schiff s'avère maître de tous les pièges de la partition. Un peu aux dépens du tempo: on a entendu plus agité, mais guère plus juste et aussi précis.

Donc, le rythme obstiné montre toutes ses facettes au développement, les mélodies chantent et les plans sonores sont idéalement dosés. On s'étonne de la curiosité des trémolos; l'instrument se fait autre, un peu électroacoustique, fantomatique, mais d'une irrésistible force gravitationnelle pour l'attention.

Cela marque d'emblée la *Fantaisie pour violon et piano* D. 934. Non seulement la curiosité du son du piano nous plonge dans un monde moderne d'émotion, mais en plus, le violon fait de même. Il se passe une bonne minute avant que le jeu blanc ne se nourrisse d'un peu de vibrato pour détendre l'atmosphère.

Admettons le tout de suite: Yuuko Shiokawa n'est pas violoniste à «avoir du gros son». Celui entendu sur cet enregistrement est assez mince, voire fragile. Un défaut pour le concerto de Tchaïkovski qui se mue en qualité dans ce répertoire. Le violon doit chanter, il le fait, sans dominer; il doit se fondre, il n'éprouve aucun problème. Dans une combinaison sonore souvent considérée comme gauche par les musiciens — sauf lorsque le violon ne se fait que cantatrice déguisée —, on assiste ici à une sorte de découverte de la quadrature du cercle tant l'unité non pas seulement musicale mais également acoustique.

Après deux ou trois minutes pour s'habituer à cette musique aussi étrange que la manière dont elle est faite, le miracle Schubert opère à fond. Quelle profondeur et désolation dans ce do majeur-là. Sous l'archet comme sous l'ivoire, la joie voudrait affleurer et on se retrouve devant un écho des célèbres vers du *Pont Mirabeau*. C'est aussi agréable que c'est beau.



ROBERTO MASOTTI

Le pianiste András Schiff.

LE DEVOIR

De lui, on a dit mille et une choses: que la plupart de ses créations tirent leurs étranges noms des romans de Philip K. Dick, qu'il a une moto dans chaque grande ville d'Europe, toutes mues par une seule et même clé qui ne le quitte jamais, qu'il est narcissique, mégalomane et plus préoccupé de son image que des objets qu'il conçoit. Et, surtout, que c'est à sa petite mais très efficace équipe, sise à Paris, qu'il doit son phénoménal succès. Les éditions Taschen viennent de lui consacrer un album à l'iconographie aussi riche qu'éloquente. Portrait de Philippe Starck, designer.

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

«**J'**essaie d'ouvrir une voie vers des objets honnêtes, des objets pour des non-consommateurs, des "rebelles modernes". Regardez: il y a déjà des millions d'excellentes chaises confortables, des lampes qui éclairent, et ainsi de suite. Faut-il en créer de nouvelles? La seule question est celle-ci: qu'est-ce que cela va apporter à l'être humain? Qui va les utiliser? L'urgence aujourd'hui n'est pas de fabriquer une bagnole plus belle. L'urgence, par tous les moyens, pour tout le monde est de se battre contre le fait qu'une espèce disparaisse: l'amour.»

Celui qui parle ainsi, c'est Philippe Starck, célèbre designer et architecte d'intérieur français. Ingénieur, créatif et soucieux de l'environnement, cet inventeur fou, doublé d'un philosophe romantique, est considéré par plusieurs comme l'un des plus grands designers des 25 dernières années. On l'aime ou on le déteste, on lui voue un véritable culte ou on le voit comme une starlette sans intérêt, s'amusant à manipuler les médias afin de mettre en scène son seul produit original, lui-même. Mais on demeure rarement indifférent à cet enfant terrible du design.

Au cours des deux dernières années, Starck a parcouru le monde pour faire la promotion de son catalogue *Good Goods* et de sa philosophie du design de non-objets pour non-consommateurs. Pas banal comme concept pour un designer industriel qui évolue dans un univers essentiellement dominé par la notion de profit!

Au delà de l'image ultramédiatisée que projette cette pop star internationale du design actuel, qui est donc véritablement celui qui se cache derrière cette barbe de trois jours à la Gainsbarre, arborant son sempiternel blouson de jeans, ses vieux Levi's trop grands et son regard d'enfant moqueur?

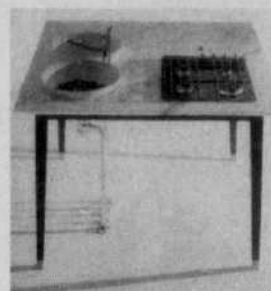
Une enfance de plans et de maquettes

Né en 1949 d'un père ingénieur et constructeur en aéronautique dont il prétend n'être que la pâle imitation, Starck avoue d'emblée qu'il est paresseux, très paresseux. Mais il possède une faculté qui compense largement sa paresse. Comme les abeilles secrètent leur miel, Starck affirme secréter des idées. Ça lui vient comme ça, tout seul, naturellement. Comme quoi une enfance passée entre des plans et des maquettes ne va pas sans laisser quelques traces. Ces idées et ces concepts qui jaillissent tels des geysers spontanés, il les couche sur papier en quelques rapides traits de crayon. Il dit aussi, avec une arrogance certaine, qu'il peut concevoir une chaise originale en une quinzaine de minutes. De cette «*sécrétion spontanée*», pour reprendre la formule de Starck, fusent des centaines d'esquisses dont quelques-unes trouveront preneur chez ses éditeurs internationaux et s'incarneront en objets. Environ 15% de ce jaillissement passera la barre de l'idée pour devenir prototype, puis produit de consommation.

En plus d'avoir baigné, toute sa jeunesse durant, dans les projets de papa, Starck a reçu une formation en architecture à l'école Camondo. Il ne se considère pas moins comme essentiellement autodidacte, sa formation n'ayant eu, à toutes fins utiles, que peu d'incidence sur sa carrière puisqu'il abandonne ses études avant terme afin de devenir directeur artistique chez Pierre Cardin. Un temps designer de discothèques et de bar parisiens branchés, Starck fonde, en 1979, sa propre société, Starck Products. L'année suivante, il remporte l'oscar du luminaire avec sa lampe

FORME

Juicy Salif
1990-1991
Presse-citron
Fonte d'aluminium
pour Alessi



Neoz Kitchen
1999
Plan de travail en marbre
de Carrare, cuvettes
et cuisinière à gaz
pour Diadi

TOM WACK

Moto 6,5
1995
pour La Redoute



TOM WACK

Vous avez dit Starck?

Easy Light, un simple tube fluorescent mobile.

Si la conception de luminaires, d'objets et de mobilier marque une bonne partie de la production de Starck, c'est d'abord et avant tout à ses qualités d'architecte d'intérieur qu'il doit sa renommée. En 1982, il est sélectionné pour concevoir l'aménagement des appartements privés du président François Mitterrand au palais de l'Élysée (1983-84); mais c'est le projet du Café Costes dans le quartier des Halles à Paris (1984), voisin du Centre Georges-Pompidou, qui propulse Starck au sommet et lance véritablement sa carrière internationale. Depuis lors, il a parcouru le monde, laissant derrière lui les traces, nombreuses, de son passage: les aménagements des hôtels Royalton et Paramount à New York, du Mondrian Hotel à West Hollywood, des restaurants Theatriz à Madrid et Café mystique à Tokyo, sont autant de réalisations célébrées pour l'originalité de leur concept. Mais ils ne forment qu'une infime partie de la production starckienne, vaste et diversifiée.

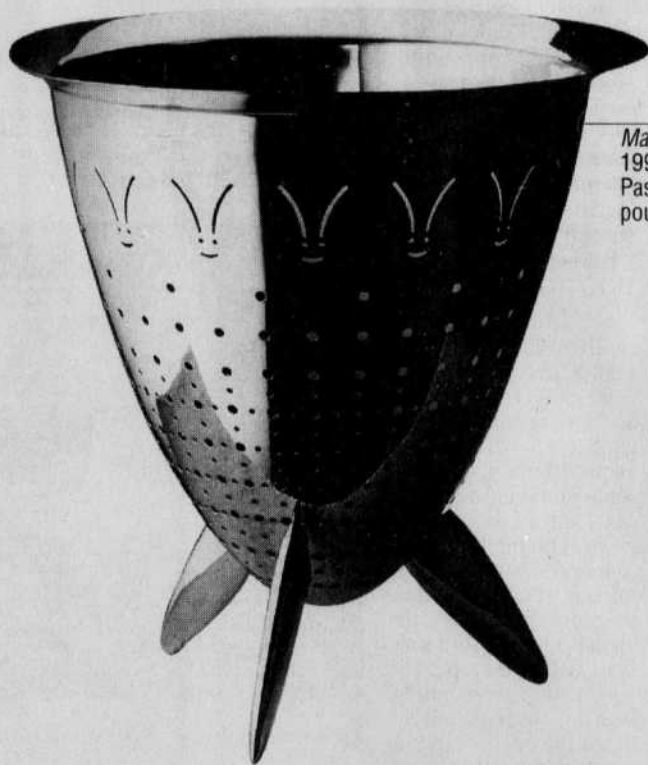
De l'aménagement intérieur à l'architecture

Les années 90 apportent les premières véritables réalisations architecturales avec, notamment, le siège social de la brasserie Asahi à Tokyo et surtout Nani Nani, une tour à bureaux entièrement recouverte de plaques de cuivre, conçue pour la société Rikugo. Chez Starck, l'architecture est souvent marquée par un biomorphisme affirmé qui n'est pas sans rappeler certains travaux d'architectes et de designers du Style international.

Avec Starck, le design est partout, du canapé (Neoz, 1997, pour Diadi) à la brosse à dents (Dr Kiss, 1989, pour Fluocaril) en passant par le tue-mouche (Dr Skud, 1998, pour Alessi), les haltères (Poaa, 1999, pour XO), la moto (Moto Aprilia 6.5, 1995, pour La Redoute) la passoire (Max le chinois, 1990-91, pour Alessi) et le presse-citron (Jucy Salif, 1990-91, également pour Alessi). Parmi les éditeurs internationaux avec lesquels il collabore figurent les plus grands noms: Diadi, Alessi, Kartell, Baleri, Vitra, XO, Via, Cassina, Flos, mais aussi des gammes de produits grand public comme ceux de La Redoute et 3 Suisses. Créateur au service du pratique, Starck est un véritable visionnaire du design par correspondance dont il dit aimer surtout le concept. «*On commande, on oublie et puis, un jour, on sonne à la porte et c'est Noël!*» Pour 3 Suisses, il a imaginé de nombreux objets à prix abordable: entre autres, un carnet de route de la maison Stark (à 4900 FF), véritable guide pour la construction d'une maison. Pour lui, «*il est fondamental de "déséliminer" les objets de qualité pour donner ce qu'il y a de mieux à un maximum de gens.*»

Par cette volonté de démocratiser le design, le travail de Starck rejoint les visées philosophiques et sociales de quelques-uns des plus importants designers du XX^e siècle. Mais si les Wagner, Loos, Gropius et autre Mies van der Rohe valorisaient un fonctionnalisme rigoureux, Starck, en bon postmoderne, n'est pas, de son propre aveu, «*violamment fonctionnaliste*». Il s'amuse avec les formes, les choisit pour leur symbolisme autant que pour leur fonctionnalisme ou leur plasticité. Néanmoins, ses travaux les plus récents renouent avec la notion de *good design* du fonctionnalisme. Et sa vision du «*design responsable*», répondant à des critères précis et à un code moral rigoureux, n'est pas sans rappeler la pensée de certains membres de la Werkbund, de Sécession et du Bauhaus.

Dans une entrevue accordée à Elisabeth Laville en août 1998 et publiée dans *Starck* (Paris, Taschen, 2000, pages



Max le Chinois
1990-1991
Passoire acier inoxydable, laiton
pour Alessi

415 et suivantes), Starck s'est longuement expliqué sur la notion de «*design responsable*». Pour lui, les objets créés ne devraient jamais être liés à des choses néfastes pour l'homme comme l'armement, les alcools durs, le tabac, la religion et tout ce qui peut provenir d'un financement douteux. Pour avoir droit de cité, l'objet devrait apporter un service nouveau, une compétence nouvelle. Sinon, autant se tourner vers des objets déjà existants. Dans cette volonté de valoriser un design responsable, Starck cherche à «*créer des objets responsables, respectueux de la personne. Des objets pas forcément beaux, mais des objets bons*». Il affirme qu'il «*faut remplacer le beau d'essence culturelle par le bon d'essence humaniste.*» Et si certains ont affirmé que le XXI^e siècle sera mystique ou ne sera pas, Starck dit qu'il sera immatériel et humain. Rien de moins!

Alors Starck, génie du design ou imposteur de génie? C'est selon. Mais peut-on vraiment atteindre une telle notoriété sans receler une parcelle de génie? Allez, on s'entend pour génie même si, au dos de la jaquette de la bible starckienne que vient de rééditer Taschen, on le voit arborer fièrement, sur son dos nu et dodu, un slogan qui, pour certains, le révèle dans toute sa splendeur: «*Liar*» (menteur).

Pour préparer ce profil, plusieurs sources ont été consultées. On ne saurait passer sous silence les plus importantes: *Starck*, Paris, Taschen, 2000, 448 pages, 998 reproductions. Il s'agit en fait de l'édition revue et mise à jour de *Starck by Starck*, ouvrage qui avait reçu, en 1997, le prix du design de la communication en Allemagne. Aussi, l'incontournable documentaire *Profil Starck* de Thierry P. Benizeau (La Sept, Télélibération et le Centre Georges-Pompidou, 1986; durée: environ 26 minutes).



Hôtel Mondrian
1996
terrasse

TODD EBERLE

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

Michel Dallaire : lauréat du Prix Canada et du Grand Prix de l'IDM

Michel Dallaire a remporté le Prix Canada de l'IDM dans la catégorie Produits spécialisés à l'occasion du concours Les Prix de l'Institut de Design Montréal pour la conception de l'appareil Audisee. Il a également reçu le Grand Prix de l'IDM lors de la Soirée du Design 2000.

Audisee est un système qui vient en aide aux élèves malentendants. Un casque sans fil muni d'une caméra miniature porté par l'enseignant permet la transmission de l'image et des propos de ce dernier à un moniteur situé sur un pupitre ou sur un grand écran.

Grâce au programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) de l'Institut de Design Montréal, l'entre-

prise Audisoft Technologies inc., fondée par des conjoints parents d'un fils atteint de surdité profonde, a bénéficié d'une contribution financière de l'Institut.

Michel Dallaire et ses collaborateurs, Patrick Messier et Guillaume Lallier, de la firme Michel Dallaire Design industriel inc., ont tenu compte des perceptions et des craintes possibles des utilisateurs. Leur tâche consistait à rendre agréable le port de l'équipement qui représente une tâche supplémentaire pour les professeurs en plus d'harmoniser le système à l'environnement scolaire pour éviter la marginalisation des élèves qui l'utilisent.

Distinctions nationales et internationales

Avec l'aide du programme de Soutien à la mise en marché de l'IDM, Audisoft Technologies et Michel Dallaire Design Industriel ont remporté le Prix de l'Institut national de la propriété industrielle de France ainsi que la médaille d'or avec félicitations du jury, dans la catégorie méthodes et matériel d'enseignement au 27^e Salon international des inventions, des techniques et produits nouveaux de Genève (1999). Le Grand Prix Canada Relève et Innovation technologique 1999, décerné par Développement économique Canada lors du Gala de l'exportation, a également été attribué à Audisoft Technologies en septembre 1999.



◆ LE DEVOIR ◆

JARDINS

Le bon grain et l'ivraie

Qu'est-ce qui nous retient de passer les mauvaises herbes à la casserole? Rien, si ce n'est de reconnaître les comestibles et de savoir les apprêter.

Avec la fin de la floraison des pivoines et le début de celle des rosiers s'amorce la transition entre la course folle du printemps et le farniente de l'été. Au programme, désherbage gourmand, festival des jardins et lectures plus ou moins sérieuses sur notre passe-temps frivole.

Contenues par le froid du mois passé, les mauvaises herbes font de spectaculaires avancées au jardin. Qu'est-ce qui nous retient de les passer à la casserole, ces mauvaises graines? Rien, si ce n'est de reconnaître les comestibles, de savoir les apprêter et de ne pas employer de pesticides au jardin. Voyons les mauvaises herbes du jour.



Danielle Dagenais

Le chou gras ou *Chenopodium album*, par exemple, est un cousin fort répandu de l'épinard au goût plus doux

et qui se plaît en terrain riche. Donc, si vous retrouvez cette herbe vert tendre aux feuilles pruinées chez vous, vous en serez doublement heureux. Dans *L'Herbier gourmand* (Hachette, 1997), Marc Veyrat et François Couplan lui adjoignent des écrevisses, rien de moins.

Qui ne connaît la rosette de feuilles aux veines apparentes du plantain majeur et son épi verdâtre? Ce costaud survit dans les environnements les plus hostiles, pelouse rarpée de bord de trottoir, interstices entre les dalles, etc. Cuit, il se substitue à l'épinard. Cru, il ressemblerait davantage à la roquette ou aux moutardes japonaises par son goût poivré: un candidat idéal pour les salades.

Tout jardinier sensible aux délicatesses des fleurs sauvages entre-tient des sentiments mêlés vis-à-vis du lierre terrestre, *Glechoma hederacea*. À preuve, un numéro du *Mycoflore*, Bulletin de la Société de mycologie et de botanique du Fjord, a été entièrement consacré à l'étymologie du nom latin de cette ravissante «mauvaise herbe» à qui l'auteur de l'article, Omer Moisan, laisse le champ libre dans son jardin.

Sa floraison en tapis de fleurs bleues au printemps, ses jolies feuilles arrondies et délicatement festonnées ont d'ailleurs valu au lierre terrestre une sélection horticole à feuille panachée admise au jardin. Mais pour la plupart des jardiniers, c'est en fait un redoutable colonisateur de plates-bandes et de tout sol dénudé. Il se reproduit avec un indéfectible enthousiasme à la fois par graines et en enracinant ses longues tiges prostrées. Cueillez-le et plongez-en les feuilles au parfum de menthe dans la tisane. Les auteurs de *L'Herbier* en infusent quelques feuilles dans un fumet de rouget ou de volaille selon le plat, puis en préparent une émulsion au beurre.

En voiture

Auparavant escale sur la route de la Gaspésie, les Jardins de Métis, à Grand-Métis, sont en passe de devenir une destination en soi, un peu beaucoup grâce à Alexander Reford, historien et arrière-petit-fils d'Elsie Reford, qui a repris en main les jardins. Depuis hier et pour l'été s'y tient un festival international de jardins, à l'image des festivals européens de Lausanne, de Chaumont-sur-Loire et de Barberey-sur-Ouche, mais seul de son genre en Amérique du Nord. On y trouvera

neuf jardins d'autant de concepteurs d'Amérique et d'Europe, jardins de folie, de réflexion, d'art, d'avant-garde, mais tous en lien avec le paysage unique de Grand-Métis et l'histoire de ces jardins, site historique national Jardins de Métis, Route 132, Grand-Métis. Tél.: 418 775-2222.

Pour planifier votre itinéraire jardin, jetez donc un œil au *Guide des jardins du Québec*, un ouvrage utile et à petit prix mais dont les photos ne rendent pas justice aux jardins décrits (Trécarré, 15 \$). Le numéro de téléphone du Centre de la nature à Laval devrait y être codé 450 plutôt que 514.

Lectures

Lire sur un banc de parc ou dans un hamac, ou compulser tout en marchant un ouvrage de référence, que serait l'été sans les livres de jardin? Effeuillons donc quelques nouveautés 2000. Bien sûr, tous les ouvrages pratiques français demandent adaptation à notre climat, ce qui les rend... moins pratiques. Il faut aussi souligner d'emblée la réédition du *Nouveau guide illustré du jardinage au Canada* de Reader's Digest, un ouvrage très complet sur tous les aspects du jardinage, un peu trop pesticides cependant (50 \$).

Roses

Le rosériste n'est jamais en panne de nouvelles parutions pour alimenter sa dévorante passion. *Roses*, de Marie-Hélène Loac, dans la délicieuse collection «Jardin des sens» chez Hachette, ne fera rien pour arranger l'affaire. Que des roses, et les plus parfumées qui soit, pas toujours disponibles ici cependant, mais à goûter en texte, en photos avec de l'info (35 \$).

Les *Roses avec succès* d'Annette Shreiner (Livre de poche, 12 \$) livre



Le lierre terrestre, sous des dehors de rampante délicate, est un féroce colonisateur de tout sol laissé à nu.

l'essentiel de l'information nécessaire à la culture des roses en France. On lui préférera sans hésitation *La Culture des rosiers* de l'équipe de La Roseraie du Témiscouata, tout à fait adapté à chez nous et à tendance plus bio (Guérin, 13 \$).

Jardins de paresseux

Plusieurs livres font l'apologie de la pratique détendue du jardinage, tous écrits par des jardiniers expérimentés au rafraichissant franc-parler. Larry Hodgson, notre jardinier paresseux national, a récidivé pour notre plus grand bonheur avec *Pots et jardinières: tout ou presque sur le choix et la culture des plantes en contenants*. On peut toujours disputer de détails de culture et des photos parfois quelconques, mais voilà néanmoins un excellent ouvrage de référence (Broquet, 40 \$).

Plus léché, *Le Beau Jardin du paresseux* de Patricia Beucher (Ulmer) ferait un joli cadeau pour un ami fraîchement propriétaire de quelques hectares à la campagne. Le hic? Son prix: 60 \$. *Le Manuel pratique du jardinage du week-end* (Hachette, 1993 mais reçu en nouveauté, 35 \$) d'Anita Pereire prône l'adaptation du jardin au terrain — humide, caillouteux, sec, etc. — et non l'inverse. Bravo! Mme Pereire propose aussi des jardins de curé et autres classiques, et des végétaux sans problème.

Bulbes et vivaces

Des bulbes en toutes saisons de Pierre Gingras, collègue chroniqueur à *La Presse* et manifestement accro des bulbes, signe là un précieux ouvrage de référence sur les plantes à bulbes, cormes, tubercules, etc. Soixante-dix espèces y



Les vacances, ce pourrait être l'air marin et le Festival international de jardins de Métis. Sur la photo, *Le Jardin des appels* de Christine Landry.



Le chou gras aux feuilles vert tendre et pailletées d'argent se consomme comme un épinard.

sont décrites avec tant d'enthousiasme qu'on se demande si on cultivera autre chose dans son jardin (Editions de l'Homme, 27 \$).

Les *100 meilleures vivaces à floraison prolongée* et *Guide d'achat 2000, vivaces et annuelles* publiés par les Spécialités Terre à terre sont indispensables au jardinier concevant de nouvelles plates-bandes ou revampant un jardin plus ancien: classification par couleur ou par saison, excellentes photos dans le premier ouvrage et conseils judicieux dans les deux cas (8 \$ chacun). *1000 mariages de plantes* de Didier Wallery et Pascal Garbe (Bordas, 49 \$) invite d'association de plantes par thème. On se prend à feuilleter l'ouvrage encore et encore, cherchant réponse à nos problèmes jardiniers du moment ou en quête de nouvelles idées: quelles plantes mettre au pied des haies? quelles petites fleurs en brouillard mêler aux grandes? etc. (Bordas, 49 \$). *Les 2000 meilleures plantes de jardin*, plus descriptif et en format poche, complète ce livre. Bien pour les photos et les descriptions, mais attention aux notes de culture parfois douteuses (Bordas 27 \$).

Le Guide santé du jardin de Pippa Greenwood et Andrew Halstead contient quantités d'informations et photos sur la plupart des maladies et insectes du jardin. On y propose lutte bio (un peu) et chimique (beaucoup) dans ce guide anglais adapté par les jardinerie françaises Truffaut (Bordas, 54 \$).

Pour les rêveurs

De beaux livres des rêveurs. Pure merveille d'icône

graphie et de texte, *Jardiniers de paradis* évoque en parallèle poésie et tradition des jardins de l'Islam et les jardins créés ou restaurés par les auteurs Eric Ossart et Arnaud Maurière. On y puisera de l'inspiration malgré le hiatus de culture et de climat entre ces jardins et les nôtres: tressage de saules rappelant les moucharabieh, tapis de fleurs annuelles, un dada des auteurs, etc. (Editions du Chêne, 2000, 70 \$).

A moins d'être une *fashion victim*, *Jardins de la mode* de Francis Dorléans (Editions du Chêne, 2000, 80 \$) ne vaut pas le coup ni le coût: ton trop potin, variétés de plantes peu ou pas identifiées, certains jardins déjà trop vus et revus. L'avant-garde du jardin est ailleurs. Dans le même registre et parfois dans les mêmes jardins, *Jardins secrets de Paris* vous donnera envie de vous coller l'œil aux serrures lors de votre prochain passage dans la ville Lumière. Là aussi on sent cependant un laisser-aller dans l'identification des plantes: on confond, par exemple, de petits iris bulbeux avec les grands iris du Japon, les pensées avec des impatientes (Flammation, 2000, 80 \$).

Livre d'art, de botanique ancienne et d'histoire, *Le Jardin d'Eichstätt* (Taschen, 2000) reproduit en grand format, près de 400 ans après sa première publication, *L'Herbier* de Basilius Besler. Trois cent soixante-sept planches botaniques de plantes du jardin d'Eichstätt et de ses environs, d'une grande beauté, sont enrichies de notes botaniques et d'une passionnante histoire de ce livre et du jardin du prince-évêque von Gemmingen (Taschen, 70 \$).



Des nouveautés à la brouettée, cette année.

Que faire cette semaine?

■ Supprimez de la haie les érables de Norvège, érables à Giguère, ostryers de Virginie et autres futurs arbres.
■ Commencez la cueillette des feuilles de pourtour des laitues fraîches et feuilles de chêne.
■ Effluves de fleur d'oranger ou de jasmin flottant dans l'air du soir: parfum des seringats ou *Philadelphus*. Les plus parfumés sont *P. coronarius* et *P. virginialis*. Plan-

tez-en un buisson pour deux semaines par année de pure volupté.
■ Quel est cet arbre aux feuilles fines comme de la fougère, vert clair ou dorées, planté le long des rues? Le févier inerme d'Amérique (*Gleditsia triacanthos var. inermis*), sous des dehors de tropicale délicate, est un arbre costaud et très tolérant aux conditions urbaines. L'espèce indigène est épineuse.